

Wilhelm Busch

**JESUS**

**NOTRE PAIX**

EDITIONS ECHOS DE LAJOIE
B.P. 10 MV
67036 Strasbourg

L’édition originale a paru en allemand sous le titre
«Jésus — unser Friede»

publiée parVerlag Klaus Gerth. Asslar
© de l’édition allemande 1991
© de l’édition française 1991
Verlag Klaus Gerth, Asslar

Traduit de l’allemand par Antoine Doriath

No. de commande 17044
ISBN 3-89437-044-0
Première édition 1991
Couverture: Ursula Stephan
Photo de couverture: Siegfried Piehozki
Composition: Tÿpostudio Rücker & Schmidt, Langgôns
Impression: Ebner Ulm
Imprimé en Allemagne

**Sommaire**

[L’oiseau a trouvé un nid 7](#bookmark7)

[Union libre ou alliance de mariage? 43](#bookmark25)

[S’il y avait un Dieu ... 65](#bookmark42)

[Trois appels à la repentance 87](#bookmark55)

[Seigneur, envoie ta lumière! 99](#bookmark66)

[Comment procurer la paix à mon âme? 113](#bookmark79)

**L’oiseau a trouvé un nid**

**Louange à Dieu**

«Mon âme soupire, elle défaille après les parvis de l’Eternel, mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant. Le passereau même trouve un gîte, et Thirondelle un nid où elle dépose ses petits... Tes autels, Eternel des armées! Mon roi et mon Dieu!» (Ps 84:3-4).

Je voudrais d’abord méditer le verset 3b: «Mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant.»

N’est-elle pas surprenante, la façon dont le Psal- miste exprime son état d’âme? S’il avait simplement déclaré: «Mon âme acclame le Dieu vivant», nous au rions compris. Mais pourquoi dire: «Ma chair» Parce que l’être tout entier du Psalmiste, des pieds la tête, se réjouit dans le Dieu vivant.

Ces paroles reflètent quelque chose de la vitalité du chrétien authentique.

Alors que je poursuivais mes études de théologie, je fus sollicité un jour pour faire une conférence à l’Ecole Nationale des Travaux Publics sur le thème: «Pourquoi les gens sont-ils si blasés?» J’acceptai avec enthousiasme de traiter ce sujet. J’ai failli m’étendre très longuement sur cette constatation: quelle race endormie et blasée que l’humanité!

Mais j’ai ajouté: «Lorsque je me suis converti, c’est-à-dire lorsque je suis devenu un enfant de Dieu, l’ennui a pris fin dans ma vie.»

7

Il existe effectivement une vitalité, une joie de vi­vre, de nature spirituelle. «Vous sortirez et vous sau­terez comme des veaux à l’engrais», déclare le pro­phète Malachie (3:20b).

Je pense encore à l’exemple de David qui a sauté et dansé devant l'arche de l’alliance, au point de s’atti­rer le mépris de sa femme Mical. On imagine l’allé­gresse que le roi ressentait. Et que dire de Paul qui, dans sa prison, écrivait ces paroles incroyables: «Ré­jouissez-vous toujours dans le Seigneur; je le répète, réjouissez-vous!» (Ph 4:4). Quand on sait avec quelle brutalité l’apôtre et son compagnon Silas ont été em­prisonnés, comment ils ont été frappés, enchaînés et jetés dans la cellule la plus sombre, comment, à mi­nuit, ils se sont mis à chanter les louanges de Dieu, alors on mesure mieux ce que peut être la joie explo- ive qui habite les vrais chrétiens.

C’est exactement ce qu’exprime ici le Psalmiste uand il s’écrie: «Mon cœur et ma chair-autrement dit l’être tout entier - acclament le Dieu vivant.»

J’espère que chacun des textes bibliques que je cite vous interpelle et vous amène à vous poser la ques­tion: «Est-ce là mon expérience? Puis-je vraiment dire la même chose?»

Pour ma part, j’affectionne tout particulièrement ce verset: «Mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant.» Il me ramène aux jours de la création qui ont précédé la chute. En ce temps-là, la nature acclamait le Seigneur, son créateur.

Nul doute que le premier homme, en qui le Sei­gneur venait d’insuffler son esprit, a dû s’extasier: «Mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant.»

8

Hélas, le péché est intervenu, et tout a changé. Nous vivons désormais dans un monde régi par le dia­ble. L’humanité s’est éloignée du Dieu vivant. Plus de joie divine. Elle a été remplacée par toutes sortes de festivités carnavalesques et de beuveries, produits de substitution dont l'homme a besoin pour tenir le coup!

Tant mieux pour eux, mais ne les imitez pas!

Dans ce monde déchu s’est constituée l’église de Jésus-Christ, un peuple de femmes et d’hommes nés de nouveau et dont le cœur vibre comme avant la chu­te. Ils peuvent chanter les louanges de Dieu et dire: «Mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant.»

Ce cri parcourt toute l’Ecriture; il serait fort ins­tructif de faire l’étude de ce thème. Il prend naissance lors de la création et se poursuit jusque dans la nou­velle création, dont parle l’Apocalypse. Relisez le dernier chapitre de ce livre: il y est question d’ui monde nouveau, dans lequel il n’y aura ni péché, n. deuil, ni souffrances.

On y entendra les chants des rachetés: «Mon cœur et ma chair acclament le Dieu vivant.»

**Le Dieu vivant**

Dieu est présenté comme un Dieu «vivant». Permet- tez-moi de m’arrêter quelques instants sur cet aspect.

Le monde parle beaucoup de Dieu, mais il s’agit ra­rement du Dieu vivant. Déjà sous l’ancienne allian­ce, les prophètes raillaient les idoles: «Elles ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n’entendent pas.

9

Elles ne sont que du bois et de la pierre.» Les prophè­tes tournaient en dérision les païens qui adoraient des divinités mortes, des dieux qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués.

Le monde actuel a aussi ses idoles. Le christia­nisme également.

Il y a quelques années, Robinson, un évêque angli­can, a publié un livre intitulé: «Honcst to God», tra­duit en français sous le titre *Dieu sans Dieu* aux Nou­velles Editions Latines. Il déclare dans cet ouvrage que la conception d’un Dieu «au-dessus» du monde, «extérieur au monde» est un reliquat de la mytholo­gie. Il propose sa propre définition de Dieu: «le fond de notre être même».

Etes-vous plus au clair maintenant? Certainement pas! Moi non plus! Pures élucubrations que tout cela! On ne parle pas du même Dieu, de celui auquel Da­vid avait affaire.

J’ai souvent l’impression qu’on parle de Dieu à la légère, même parmi nous. Le fait qu’il soit présent et qu’il vive n’inspire ni crainte ni joie. On se sert du nom de Dieu et de l’idée de Dieu mais ils n’évoquent pas le Dieu vivant, celui que l’on rencontre.

Pour ma part, l’idée de Dieu n’est pas en mesure de me procurer de la joie. Penser au «fond de l’être même»ne me rend pas heureux. «Mon cœur et ma chair acclament le *Dieu vivant.»*

Pascal, le célèbre mathématicien et philosophe, s’en était bien rendu compte lui aussi. Dans la dou­blure de son vêtement, on découvrit après sa mort une confession qui débute ainsi: «Pas le Dieu des phi­losophes ni celui des savants, mais le Dieu d’Abra­

10

ham, d’Isaac et de Jacob.» C’est le Dieu qui a agi, parlé, appelé, celui qui a fait irruption dans la vie des hommes.

Ce Dieu-là, ce Dieu vivant, êtes-vous bien sûrs de le connaître?

Cette année, je suis particulièrement sensible à l’aspect qui scandalise les érudits qui se penchent sur l’Ancien Testament, à savoir la révélation d’un Dieu tellement humain, un Dieu capable de se mettre en colère. Je trouve cette réalité tout simplement ex­traordinaire. N’est-ce pas sensationnel que le Dieu vi­vant puisse m'anéantir, s’irriter contre moi, mais aussi se tourner vers moi et me prendre dans ses bras dès que je l’invoque? En avez-vous conscience? Il est une personne, mon vis-à-vis que je tutoie.

Il m’arrive souvent de me dire, à mon réveil: «Quelle chance tu as, Wilhelm, de n’avoir pas à ac­complir des devoirs religieux pénibles, car tu as u Dieu vivant!» Dès le matin, ma première pensée v, vers lui pour lui dire «Bonjour!». Ne croyez pas qu’il y ait là de la familiarité mal placée. Quand je lui adresse ma première prière pour le remercier d’être encore en vie, de pouvoir jouir d’une nouvelle jour­née, de me compter toujours parmi ses enfants, c’est une autre façon de lui dire «Bonjour».

Croyez-moi, on achoppe aux histoires de la Bible uniquement parce qu’on voit Dieu à travers une doc­trine ou un dogme, parce qu’on s’est forgé de lui une conception vidée de sa substance; c’est un Dieu fabri­qué de toutes pièces. Il n’est pas étonnant que le Dieu présent dans l’Ecriture, le Dieu vivant, dérange et irrite.

11

On pourrait dire de moi ce que le professeurToluk a déclaré de Gottlieb Daniel Krummacher, le puis­sant évangéliste de Wuppertal: «C’est un passionné de la folie de Dieu!» Ce qui dans la Bible choque les hommes, c’est précisément ce qu’il y a de plus beau, c’est-à-dire la révélation d’un Dieu vivant, un Dieu qui agit, un Dieu à qui nous devrons rendre compte.

Jamais je n'aurais accepté d’exercer un ministère pastoral pendant 40 ans, si je n'avais pas pu compter sur un Dieu vivant. Beaucoup parmi vous sont des preuves vivantes de l’irruption de Dieu dans l’histoire des hommes et des femmes, qu’il a arrachés aux ténè­bres pour les attirer à lui.

Je le souligne encore une fois: notre Dieu est un Dieu vivant en qui l’on peut vraiment se réjouir, que l’on peut acclamer avec enthousiasme.

**^es autels de Dieu**

Le verset 4 indique pourquoi on peut se réjouir dans le Dieu vivant: «Le passereau même trouve un gîte, et l’hirondelle un nid où elle dépose ses petits...Tes autels, Eternel des armées! Mon roi et mon Dieu!»

Avez-vous bien prêté attention à la lecture du ver­set? N’aurions-nous pas dû lire: «Mon cœur et ma chair se réjouissent *du* Dieu vivant.» Je me réjouis *d'un* bon repas, *d’une* excellente nouvelle, *d’une* ami­tié... Mais le texte inspiré dit: «Mon cœur et ma chair se réjouissent *dans* le Dieu vivant.» On ne peut donc expérimenter cette joie que lorsqu’on est devenu par­faitement un avec Dieu, lorsqu’on est en paix avec lui.

12

Une personne inconvertie ne vit pas en paix avec le Dieu vivant; c’est pourquoi elle vit toujours dans la peur de Dieu. Aux athées qui prétendent qu’il n'y a point de Dieu, je rétorque: «Parce que vous avez peur de lui, vous avez décrété qu’il n’existe pas.»

Si je suis en paix avec le Dieu vivant, alors je peux me réjouir pleinement en lui. Le verset 4 montre comment vivre en paix avec Dieu: «Le passereau même trouve un gîte, et l’hirondelle un nid où elle dé­pose ses petits.»

Voilà l’extraordinaire! Le Psalmiste compare son âme ou son cœur à une hirondelle en perpétuel mou­vement.

Petit garçon, je passais souvent mes vacances chez mes grands-parents, à la campagne. Là, j’observais les incessantes allées et venues des hirondelles qui ra­menaient de la nourriture à leurs petits, déposés dans le nid qu'elles avaient construit dans la grange. Ja­mais de repos pour ces oiseaux.

Le soir, quand les hirondelles décrivent leurs cour­bes dans le ciel, vous avez du mal à les suivre du re­gard; elles changent si souvent de direction! C’est le type même de l’oiseau constamment en mouvement.

L’auteur compare son cœur à l’hirondelle. Comme elle, il est agité. Que de pensées, de soucis, de détres­ses, de tentations, de péchés, de sentiments de culpa­bilité qui l’assaillent! Par nature, nous sommes des êtres inquiets, sans paix intérieure. Comme l'hiron­delle.

Mais le Psalmiste peut témoigner d'un change­ment: «Mon cœur agité a enfin trouvé le repos. L’hi­rondelle a découvert un nid où elle dépose ses petits.»

13

Comme l’hirondelle a trouvé un nid, ainsi mon âme a trouvé un lieu de repos auprès des autels de Dieu.

Que sont ces autels de Dieu? N’oublions pas le contexte vétéro-testamentaire de ce psaume. Il s’agit de la prière d'un homme dont la pensée est orientée vers le temple. Mais le culte de l’Ancien Testament n’est que l'ombre de la réalité néo-testamentaire et annonce le Seigneur Jésus-Christ. C’est pourquoi les autels du temple, auprès desquels le Psalmiste a trouvé le repos, préfigurent des réalités du Nouveau Testament.

Le temple abritait deux autels. L’un, en airain, était situé dans le parvis; on y offrait les sacrifices pour le péché. Lorsqu’un Israélite s’était rendu cou­pable d’une transgression, il apportait un agneau, l’égorgeait et le brûlait sur cet autel. Il obtenait ainsi l’expiation de son péché.

Même lorsqu’il n’y avait pas de sacrifices pour des péchés particuliers, il fallait néanmoins qu’il y ait tou­jours un agneau qui soit consumé par le feu sur l’au­tel. Ce type de sacrifice permanent cessait unique­ment pour faire place à des sacrifices spéciaux rendus nécessaires à cause de péchés précis.

Le feu y était entretenu de façon continuelle pour que la fumée puisse monter vers Dieu nuit et jour.

L’agneau sacrifié était chargé des péchés et de la culpabilité d’Israël. Il se substituait au vrai coupable. Si un Israélite était soudain pris de peur en pensant à sa culpabilité devant Dieu, il lui suffisait de lever les yeux et d’apercevoir la colonne de fumée montant vers le ciel. Il savait alors que le pardon de ses fautes

14

sc trouvait dans cette fumée, car un agneau avait été sacrifié à sa place.

Comment ne pas évoquer ici le témoignage de Jean-Baptiste: «Voici l’Agneau de Dieu qui ôte le pé­ché du monde»?

Cet autel d’airain est donc une préfiguration d’un autre autel. Je veux parler de la croix de Golgotha sur laquelle nos péchés ont été expiés. C’est pourquoi — n’en déplaise aux pasteurs luthériens orthodoxes - nous avons tort d’appeler «autel» l’objet qui est dési­gné ainsi dans les églises. Notre autel est sur le mont du Calvaire, et la victime offerte en sacrifice le propre Fils de Dieu.

Une paix véritable envahit mon cœur lorsque je me dis que le Seigneur Jésus a porté le péché du monde, et donc le mien aussi. A la croix, j’obtiens le pardon de mes fautes. C’est là qu’a été scellée la réconcilia­tion avec Dieu. La victime remplissait toutes les conditions requises par Dieu. Au pied de la croix, no­tre âme inquiète peut désormais trouver la paix.

Croyez-le, si je n’étais pas sûr que le Fils de Dieu a réellement porté les péchés du monde, que son sang représente vraiment le prix de ma rançon, si je n’étais pas convaincu que j’ai été racheté par Dieu et pour Dieu, et qu’il me suffit d’accepter son pardon, si je n’avais pas la certitude qu’un simple regard sur la croix procure la paix avec Dieu, je ne pourrais pas vivre.

La croix est bien l’endroit où notre âme agitée trouve le vrai repos.

15

«C’est à l’ombre de tes ailes qu’est le vrai repos;

Là, plus de douleurs cruelles,

Là, plus d’angoisses mortelles,

Là, plus d’écrasants fardeaux:

C’est le vrai repos.»

Ce verset: «Le passereau même trouve un gîte, et l’hirondelle un nid où elle dépose ses petits...Tes au­tels, Eternel des armées! Mon roi et mon Dieu!» évo­que une expérience particulière de ma vie.

C’était le 5 mars 1943. Ce jour-là fut déclenchée la première grande attaque aérienne des alliés sur Es­sen. C’était apocalyptique! Notre maison fut la proie des flammes. Au petit matin, mon épouse, nos en­fants, encore petits à cette époque, et moi-même, sa­les, couverts de suie, démunis de tout, nous nous sommes rendus chez le vicaire. Nous ne savions pas où aller. Beaucoup d’entre vous ont certainement connu cela, n’est-ce pas?

J’étais désemparé. J’étais devenu sans domicile fixe, et pauvre comme Job. Le vicaire nous a offert un bon petit déjeuner. Après quoi, le vicaire annonça: «Nous allons lire ensemble la méditation du jour.»

Il ouvrit la Bible et lut: «Le passereau même trouve un gîte, et l’hirondelle un nid où elle dépose ses pe­tits...Tes autels, Eternel des armées! Mon roi et mon Dieu!»

«Mes chers enfants, dis-je après la lecture, nous ne sommes plus sans domicile. Même si la terre entière devait s’écrouler sous nos pieds, la croix de Golgotha restera un refuge pour les sans-abri. Nous y serons toujours chez nous.»

16

Pourquoi tant d’entre vous vivent-ils encore comme des personnes sans logis? Pourquoi leur âme est-elle encore troublée et agitée, en perpétuelle quête de la paix? La croix de Jésus est l’autel dressé par Dieu. C’est là qu’il nous attend tous. De là jaillit la source de la paix. Elle coule comme un torrent im­pétueux. C’est aussi là que Dieu offre la justification. Elle nous submerge comme des flots purifiants.

Mais revenons à notre texte. Le verset utilise le mot «autels» au pluriel. Le temple comprenait trois parties: le parvis extérieur où était dressé l’autel d’ai­rain, le lieu saint dans lequel seuls les prêtres avaient le droit d’entrer, et le lieu très saint, ou le Saint des saints, un endroit sombre qui abritait l’arche de l’al­liance.

Dans le lieu saint se trouvait le chandelier d’or, à sept branches. Il préfigure l’église de Jésus-Christ, appelée à être la lumière du monde. On y trouvait également un petit autel en or sur lequel on brûlait des parfums, matin, midi et soir.

C’est près de cet autel que se tenait Zacharie, le père de Jean-Baptiste, lorsque l’ange du Seigneur lui annonça la naissance d’un fils. Sur cet autel, on n’of­frait jamais de sacrifices sanglants; on y brûlait seule­ment les parfums. La fumée qui s’en échappait et montait vers Dieu est donc une image des prières de l’église.

Quel doux parfum que cette fumée! On a parfois l’impression que les prières des enfants de Dieu sont teintées d’amertume, de cris de désespoir. «Je crie vers toi», s’exclame le Psalmiste, «je suis broyé et ré­duit en poussière», se lamente un autre. Mais devant

17

Dieu, même ces prières-là sont un parfum d’agréable odeur.

Les soupirs de nos cœurs parviennent à Dieu comme un doux parfum.

Pour nous, le deuxième autel symbolise donc le pri­vilège de faire monter nos prières à Dieu. Et parce que je peux dialoguer avec le Dieu vivant, mon âme est dans l'allégresse.

Il arrive qu’après avoir péché, on n’ait plus le cou­rage de se présenter devant Dieu. Quel non-sens! Dieu est un Dieu vivant. Je peux donc m’approcher de lui et lui dire: «Seigneur, tu sais à quel point je suis un enfant décevant, mais je suis néanmoins ton en­fant, car tu m’as adopté. Hélas, tu vois, Seigneur, combien je suis déçu.» Je peux tout dire à Dieu, et dé­verser le trop-plein de mon cœur; c’est pourquoi je puis me réjouir dans le Dieu vivant. Le faites-vous réellement?

Pour vous approcher et parler à Dieu, il faut le si­lence. Mais faites-vous la même expérience que moi? Souvent, lorsque je commence à prier, le téléphone sonne; je décroche et une voix étonnée me dit: «Oh, excusez-moi, j’ai fait un mauvais numéro!»

Le diable fait tout son possible pour nous empê­cher de trouver ce moment de tranquillité nécessaire à la prière. Il faut lutter de toutes ses forces pour s’oc­troyer un instant de calme et de communion avec le Seigneur.

18

**L’assurance d’être devenu un enfant de Dieu**

Il faut que je précise encore un troisième point.Tout ce que j'ai dit précédemment gravite autour de ce cri merveilleux: «Ça y est! Mon âme peut se réjouir dans le Dieu vivant! Mon roi et mon Dieu!»

C’est une expérience bien différente et combien plus exaltante que d'affirmer: «Dieu est le fond même de mon être»! Mais voilà que des théologiens, notamment tous ceux que j’ai connus lors de mes étu­des, ont décidé de calmer mon enthousiasme: «Ce n’est pas si sûr! Rien n’est acquis d’avance! Comment peux-tu être si certain de ton salut?»

Ils ne peuvent cependant pas me troubler, car il est écrit: «Mon Dieu!»

J’aime à répéter à mes amis: «L’important n’est pas que j’aie l’affaire en poche, mais que Dieu m’ait dans sa poche!»

«Méfie-toi des fausses certitudes!» me crie-t-on de toutes parts.

Je réponds: «Tout dans ce verset respire l’assuran­ce.» Le passereau même *trouve* un gîte, un lieu de re­pos; pour moi, ce sont les autels de mon Dieu, en par­ticulier la croix de Jésus où j’ai obtenu la réconcilia­tion. Je peux vider mon cœur. Sans honte. Sans hési­tation. Sans réserve. Le Dieu vivant est «mon roi et mon Dieu». Avec une certitude absolue.

Ce psaume commence d’ailleurs par un remarqua­ble cri d’assurance: «Mon âme soupire, elle défaille après les parvis de l’Eternel.»

Celui qui prononce ces paroles est loin du temple de Jérusalem. «Si seulement je pouvais voir les parvis

19

du temple!» soupire-t-il. Et soudain, sa prière prend une tout autre intonation. La certitude s’installe: «Mais c’est comme si je les voyais, c’est comme si j’y étais!»

Ce psaume décrit-il uniquement, comme le préten­dent les critiques, un Israélite qui, loin du temple, soupire après ses parvis? Comment pourrait-il en même temps se réjouir en ses autels?

Chers amis, je vois dans cette prière plutôt celle d’un chrétien authentique, c’est-à-dire un homme qui vit de certitudes, qui peut témoigner: «Mon roi est mon Dieu. Il m’fl racheté. Son sang *a* coulé pour moi. *Je suis* réconcilié avec Dieu. Mes péchés *sont* pardon- nés. Je suis scellé du Saint-Esprit et j’appartiens à Dieu. J’ai toute liberté pour épancher mon cœur de­vant lui.» Voilà comment raisonne un véritable chré­tien.

Mais en même temps, l’enfant de Dieu sait perti­nemment qu’il n’a pas encore la jouissance pleine et entière des choses promises. Le meilleur est à venir. C’est pourquoi je suis heureux d’avoir 68 ans, car je ne suis plus très éloigné du jour où j’entrerai en pos­session de l’héritage céleste. Lorsque mes yeux se fer­meront aux choses d’ici-bas, ils s’ouvriront sur les réa­lités d’en-haut, et alors je verrai celui qui est mon roi et mon Dieu.

Il y a une contradiction apparente dans les propos du chrétien. D’un côté il affirme: «Seigneur, j’ai tout pleinement en toi.» Mais de l’autre, il continue de soupirer: «Seigneur, je languis après la pleine posses­sion des choses promises. Ah! Seigneur, si mes yeux pouvaient te contempler! Ah! Seigneur, si tu voulais

20

m’accorder une guérison totale! Ah! Seigneur, mes péchés exercent encore un tel pouvoir sur moi! Ah! Seigneur, je suis encore trop triste, je suis encore trop incrédule, je suis encore dehors, devant la porte de ton ciel!»

Pourtant, ces deux séries d'affirmations ne s’oppo­sent pas, elles se complètent. L’homme du monde les juge incompatibles: «C’est insensé! Tu ne peux pas dire: <J’ai un portefeuille bien rempli> et en même temps: <Je suis un pauvre bougre>»!

Il en est cependant bien ainsi. Le chrétien ne peut dire autre chose, car c’est son expérience quotidien­ne.

Il m’arrive parfois de douter de mon christianisme. Il me suffit alors d’ouvrir la Bible. Les doutes s’éva­nouissent, et je peux m’écrier: «Je me réjouis corps et âme dans le Dieu vivant.»

Permettezrmoi d’évoquer une expérience person­nelle. Je revenais en avion de mon voyage aux Etats- Unis. Nous avions décollé de New-York le soir, et compte tenu du décalage horaire, notre nuit n’a duré que deux heures. C’est un sentiment étrange: nous avions à peine fini de souper que la nuit a enveloppé l’avion.Tous les passagers avaient éteint leur lumière, j’étais le seul à lire encore. Aun moment donné, je je­tai un regard autour de moi: tout le monde dormait. A mon tour, j’éteignis la lumière et me mis à songer que sous mes pieds s’étendait une couche d’air de douze kilomètres de hauteur, prolongée elle-même d’une masse d’eau d’environ huit kilomètres de pro­fondeur. En somme un abîme effrayant dont j’étais séparé par quelques centimètres de plancher d avion!

21

Je fus saisi de vertige à cette pensée. En fait, j’étais suspendu dans le vide.

Je me dis alors que telle était aussi la condition du chrétien sur terre. Je suis en sécurité parce que Christ m’a racheté. Je peux m’écrier: «Mon roi et mon Dieu!» Mais, comme dans cet avion, je déambule ici- bas tout près d’épouvantables précipices. Ma vie est constamment menacée, ma foi est si petite, le Sei­gneur parfois si loin. Je me sens si seul, par moments. Sans parler de tout le reste. Ce sont ces gouffres qui constituent le «fond même de mon être».

Nous planons bien haut, au-dessus de ces crevasses profondes. Des textes comme celui que nous médi­tons, «Ma chair et mon cœur acclament le Dieu vi­vant... Mon roi et mon Dieu!», nous aident à conser­ver notre envol.

Quand j'ai pris conscience du vide qui s’éten­dait sous mes pieds, je me suis dit: «Vivement que nous atterrissions!» C’est ce même sentiment que j’éprouve en tant que chrétien. En Christ, je suis à l’abri dans l’avion de ce monde. Mais je vis dans l’at­tente de mon atterrissage dans l’autre monde. Là, je poserai mes pieds sur le vrai sol ferme. Il n’y aura plus de néant sous moi. Je serai vraiment à la maison, chez moi.

Ce paradoxe de la vie chrétienne, à savoir l’assu­rance que nous possédons tout et pourtant que nous attendons tout, parcourt toute l’Ecriture. Prenons un exemple. Dans sa première épître, Jean écrit: «Celui qui a le Fils a la vie.» Mais dans la même lettre, l’apô­tre déclare: «Ce que nous serons n’a pas encore été manifesté; mais nous savons que, lorsqu’il sera mani­

22

I

festé, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu’il est.»

On trouve donc dans la même lettre: «il a...» et «n’est pas encore manifesté».

Les chrétiens sont des gens qui vivent dans l’at­tente joyeuse du monde à venir. Et je ne me laisserai pas troubler par ceux qui prétendent que cela ne se produira qu’après la résurrection. Je suis convaincu pour ma part qu’à l’instant même où mes yeux se fer­meront définitivement ici-bas, j’entrerai dans le monde nouveau. «Nous le verrons tel qu’il est.» Cette pensée me remplit déjà d’allégresse. Ce sera un heu­reux atterrissage.

**La véritable condition du chrétien**

«Combien tes demeures sont chéries, Eternel des ar mées! Mon âme soupire, elle défaille après les parvi de l’Eternel, mon cœur et ma chair acclament le Die vivant. Le passereau même trouve un gîte, et l’hiron­delle un nid où elle dépose ses petits... Tes autels, Eternel des armées! Mon roi et mon Dieu!»

Dans les paragraphes précédents, nous nous som­mes penchés sur ces premiers versets du psaume. Mais le Psalmiste poursuit: «Heureux ceux qui habi­tent ta maison! Ils te loueront encore. Heureux les hommes dont la force est en toi ! Ils ont dans leur cœur des chemins tout tracés. Lorsqu’ils traversent la val­lée de Baka, ils en font une oasis, et la pluie la couvre aussi de bénédictions.»

Chaque proposition devrait commencer par:

23

«Heureux!». «Heureux ceux qui habitent ta maison! Heureux ceux qui ont dans leur cœur des chemins tout tracés! Heureux ceux qui traversent la vallée de Baka, car elle devient une oasis et la pluie la couvre de bénédictions!»

Hier matin, je me trouvais à Bad Windsheim. Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de cette loca­lité! Moi non plus auparavant. J’avais été invité à prê­cher. J’étais assis dans la sacristie. Dehors, il faisait un soleil radieux. Les trompettes se mirent à jouer l'air du cantique: «Christ est ressuscité». Une joie in­dicible inondait mon cœur.

Sur le mur en face de moi était peint un verset. Pen­dant la demi-heure qu’a duré la liturgie, j’ai fixé ce texte, ou plus exactement, il a fasciné mon regard. Il s’agissait d'un texte de l’apôtre Paul: «Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance» (1 Co 4:20). Je me suis dit alors: «Me voici tout excité i la pensée de ce culte de Pâques, tout remué par la onnerie des trompettes, prêt à prononcer des paro- es bien choisies, des phrases bien structurées. Or, le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance.»

J’avais devant moi une demi-heure de silence pour méditer ce passage.

Vous êtes-vous déjà rendu compte, mes amis, à quel point nous sommes de misérables chrétiens? Combien peu nos vies laissent voir cette puissance de Dieu, manifestée en Jésus, et que le Seigneur vou­drait aussi manifester en nous!

Je suis venu ici en étant encore sous le coup de cette pensée. Je m’approprie cette parole de l’apôtre.

24

D’ailleurs, ce texte va très bien avec celui que nous méditons.

Le Psalmiste montre comment la condition du chrétien se traduit en puissance. A la question: «Quelle est la condition normale du chrétien?», je ré­ponds: «Heureux ceux qui habitent ta maison! Ils te loueront encore.»

La condition normale du chrétien suppose avant tout un bon départ, une bonne base: habiter dans la maison de l’Eterncl.

N'importe quel théologien vous dira que ce psaume est un chant qu’entonnaient les pèlerins se rendant à Jérusalem lors des fêtes. L’Israélite se disait: «Moi, j’habite en Galilée; heureux ceux qui peuvent cons­tamment demeurer dans la maison du Seigneur!» C’est possible. Mais ce qui m'intéresse au premier chef, c’est ce que ce psaume signifie pour *moi.*

L’explication des théologiens n’est pas très sûre. Er effet, personne n’habitait dans le temple de Jérusa lem. Seul Dieu y avait établi sa demeure. Les prêtres s’y rendaient pour accomplir leur service, mais ils n’y habitaient pas. Le temple n’était pas un logement de fonction abritant le sacristain à l’étage et le pasteur au rez-de-chaussée! Le temple n’était habité par person­ne. C’est pourquoi les paroles du psaume: «Heureux ceux qui habitent dans ta maison» ne peuvent s’appli­quer qu’à une autre réalité, de nature spirituelle. Ne cherchons donc pas à comprendre le sens littéral de ce chant, mais appliquons-nous à en découvrir la portée spirituelle.

Que signifie donc l’expression: «habiter dans la maison de l’Eternel»?

25

En réfléchissant à la meilleure façon de vous expli­quer ces mots, il m’est venu à l’esprit le texte d’Ephé- siens 2:19: «Ainsi donc, vous n’êtes plus des étrangers ni des gens de passage; mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la famille de Dieu.»

Habiter dans la maison de Dieu, c’est être devenus membres de sa famille. Plus des étrangers ou des gens de passage.

Permettez-moi une illustration. Quand j’étais en­core jeune pasteur, débordant d'activité, nous occu­pions une immense bâtisse et recevions beaucoup de monde. La maison était bien située, tout près de la gare d’Essen. Lorsqu’un voyageur de passage cher­chait à se loger à bon prix, en sortant de la gare, il se dirigeait soit à gauche vers le centre d’accueil de la vil­le, soit à droite chez le pasteur Busch. Adroite, c’était encore moins cher.

Nous disposions de tout un étage. L’appartement •tait spacieux: trois chambres étaient réservées aux lôtes de passage, et elles étaient toujours occupées. Nous avons passé là des jours inoubliables! En plus des visiteurs, nous avions six enfants. Vous pouvez imaginer la vie trépidante du foyer! Assis à l’extré­mité de la grande table, je contemplais tous ces visa­ges et me disais: «Si quelqu’un entrait maintenant, il penserait sûrement: “Quelle grande famille!”»

Mais souvent, après le repas de midi ou le petit déjeuner du lendemain, certains hôtes s’en allaient, après nous avoir chaleureusement remerciés. Ils n’étaient pas de la famille. Ils s’y étaient joints pour une période plus ou moins longue. Bien qu’assis à la même table et partageant le même repas, ils

26

n’étaient que des hôtes de passage, et à ce titre, ils repartaient.

Mes enfants, eux, ne partaient pas. Ils n’étaient pas des étrangers ni des hôtes de passage. Quand nous étions tous assis autour de la table, on ne voyait pas la différence entre les membres de la famille et les gens de passage. Mais à la fin du repas, les uns restaient, les autres s’en allaient. Les premiers faisaient partie de la famille, les autres non.

Dans une église, je ne peux pas toujours différen­cier les vrais membres de la famille de Dieu des gens de passage. Eux aussi participent au repas, mais ils fi­nissent un jour par s’en aller.

Heureusement il y a ceux qui peuvent dire: «Nous habitons dans la maison de Dieu; nous sommes en­fants de Dieu. Nous ne la quittons pas. Jusqu’à la fin de notre vie, la maison de Dieu sera la nôtre.»

C’est à cela que se mesure la différence entre un membre de la famille et un invité.

A ceux qui sont membres de la famille de Dieu, k Psalmiste déclare: «Heureux!» Ils sont heureux d( pouvoir habiter dans la maison de Dieu, heureux d’être devenus des enfants du Dieu vivant.

Avec l’âge, je trouve qu’il est de plus en plus néces­saire de faire parfois le point et de s’assurer qu’on appartient à la maisonnée de Dieu. Ne vis-tu pas d’il­lusions? Es-tu vraiment un enfant de Dieu?Ton nom est-il écrit dans les cieux, pour reprendre une image employée par le Seigneur Jésus?

Je sais fort bien que je ne puis rien faire pour deve­nir un enfant de Dieu. Absolument rien. C'est un don, c’est une grâce. Il suffit que je lève les yeux vers

27

la croix et dise: «Seigneur je ne le mérite pas. Je n’en suis pas digne. Mais tu m’as racheté. Tu m’as délivré de l’emprise du monde et de l’enfer.Tu as payé un prix élevé.»

On dit souvent que les gens ne comprennent plus ce langage. Dans ces conditions, je ne peux pas leur venir en aide. Cela peut scandaliser, mais il faut être clair: celui qui ne comprend pas n’est pas un enfant de Dieu.

Le message est pourtant simple. Jésus a payé le prix de ma rançon pour que j’appartienne à Dieu. Je saisis cette réalité par la foi.

On peut exprimer la même vérité autrement. Jésus m’a réconcilié avec Dieu. En tant que grand-prêtre, il s’est offert lui-même en sacrifice d'expiation afin que j’aie la paix avec Dieu.

Si j’imprime à ma vie une autre direction, si je me 're volontairement à Jésus-Christ, je deviens un en- nt de Dieu. Alors, quel que soit l’endroit où je me ouve, j’habite dans la maison de Dieu. Telle est la condition normale du chrétien. Il n'est plus un étran­ger ni une personne de passage, il est l’enfant de la maison.

Est-ce bien là votre condition?

**La louange des enfants de Dieu**

Le lecteur est sans doute quelque peu troublé par la suite du verset: «Ils te loueront encore»!

Ce matin, lorsque j’ai médité ce passage, je dois avouer que j’ai été interpellé. «Si tel est le signe dis­

28

tinctif de ceux qui habitent dans la maison de l'Eter- nel, alors tu as encore de grands progrès à accom­plir!» me suis-je dit.

J’ai quantité d’autres choses à faire. Je ne peux donc pas constamment entonner des cantiques de louange! Lorsque je prépare une étude biblique, je dois me concentrer sur le texte. Il est exclu que je chante en même temps.

Pour une ménagère, c’est plus facile. Elle peut chanter en faisant la vaisselle, car son travail néces­site moins d’attention et de réflexion qu’un autre. Prenez le cas d’un gérant de magasin qui a le souci de rentabiliser son commerce. On l’imagine mal en train de pousser des «Alléluia!» au lieu de vanter la qualité de sa marchandise au client qui vient d’entrer.

Que signifient donc ces mots: «Ils te loueront en­core»?

Le chrétien a reçu le témoignage intérieur qu’il est enfant de Dieu. Cela lui procure une grande joie Chaque fois que je songe à mon privilège d’être en fant de Dieu, j’exulte de bonheur.

Quand je me réveille le matin, il me faut quelques minutes pour réaliser que la nuit est terminée et qu’une nouvelle journée d’activité m’attend. Mais à peine suis-je sorti de mon engourdissement, que la première pensée qui me vient à l’esprit est celle-ci: «Tu es un enfant de Dieu! Est-ce possible? Oui, tu es un enfant de Dieu pour le temps et l’éternité!»

Quelle incidence pourra avoir sur ce privilège l'agi­tation prévisible de la journée? Le Dieu souverain a veillé toute la nuit sur mon repos. A mon réveil, j’ai pu contempler sa face. Je suis son enfant par pure

29

grâce, car il m’a racheté par Jésus. Mon cœur peut donc se réjouir.

Louer Dieu constamment ne veut pas dire avoir continuellement un cantique sur les lèvres. C’est plutôt le sentiment de joie et de bonheur qui inonde le chrétien, conscient d’être un enfant de Dieu. Un sentiment permanent.

Je vais l’illustrer par deux exemples. Il m’est relati­vement facile de louer le Seigneur quand tout va bien.

Un jour, le Seigneur Jésus a rencontré dix lépreux. A leur demande pressante et à cause de sa grande compassion, il les a guéris. Aucun médecin n’avait pu les guérir. Ils étaient condamnés. Mis au ban de la so­ciété, errant çà et là, ils croisent un jour Jésus-Christ, celui qui est capable d’opérer les plus grands prodi­ges. D’un mot, il les guérit.

Il est vrai que certains journaux prétendent que Jé­sus n’a pas fait de miracle en cette occasion. A vous de iécider si vous préférez la version des revues illus- rées à grand tirage, ou celle du NouveauTestament.

N’en déplaise aux critiques modernes, le Seigneur a fait des miracles, et il a guéri ces dix lépreux. Ils du­rent ensuite se présenter devant un médecin, pour être examinés et obtenir un certificat de bonne santé, nécessaire à leur réinsertion dans la société. A cette époque, c’étaient les prêtres qui remplissaient cette fonction. Ce devoir accompli, qu’ont-ils fait? Un seul est revenu sur ses pas, s’est prosterné aux pieds de Jé­sus et l’a remercié. C’était un Samaritain, membre d’un peuple méprisé.

«Où sont les neuf autres, demanda Jésus, ne les ai- je pas guéris?»

30

Ces neuf-là n’étaient pas des enfants de Dieu. Ils ne le sont pas devenus par cette expérience. Car les en­fants de Dieu n'oublient jamais l’auteur des bienfaits re­çus, et ils l’en remercient. Ils le louent constamment.

Par l’attitude qu’ils ont adoptée, ces neuf gaillards ont prouvé que le Seigneur Jésus leur était bien égal. Ce qu’ils voulaient, c’était recouvrer la santé. Ils étaient prêts à recevoir un bienfait de sa part, mais pas le recevoir lui-même.

Les enfants de Dieu louent le Seigneur lorsque ce­lui-ci leur accorde de bonnes choses.

Le deuxième exemple que je veux évoquer est ce­lui de Job. C’était un homme riche, comblé et heu­reux. Mais un jour, il connaît un incroyable revers de fortune: en un instant, il est ruiné, tous ses biens ont été détruits, et ses enfants trouvent la mort. Le voilà réduit à la misère. C’est dans cet état d’extrême pau vreté qu’il prononce ces paroles admirables: «L’Ete nel a donné, et l’Eternel a ôté; que le nom de l’Ete nel soit béni!»

Voilà aussi ce que signifie «louer Dieu constam­ment». Les enfants de Dieu ne louent pas le Seigneur uniquement quand tout leur réussit. Même lorsque leur horizon s’assombrit et que les épreuves succè­dent aux épreuves, ils peuvent dire: «Que le nom de l’Eternel soit béni!» Les plus grandes contrariétés ne peuvent étouffer le bonheur d’être enfants de Dieu.

Que de fois, lors des dernières années de guerre, j’ai entendu les gens se plaindre: «Monsieur Busch, les bombes sont tombées sur ma maison et ont tout détruit. J’ai tout perdu. Pourquoi Dieu permet-il cela?»

31

Dans ces moments, j’aurais voulu leur donner une attestation scellée, avec ces mots: «Vous n’êtes pas des enfants de Dieu.» Car un enfant de Dieu peut être soumis à rude épreuve, mais à la fin, il s’écrie tou­jours: «Que le nom de l’Eternel soit béni!» Les incré­dules, eux, lèvent le poing contre Dieu.

Nous pouvons connaître de grandes tribulations. Certainement. Mais la caractéristique du véritable chrétien, c’est que la joie du salut finit toujours par refaire surface.

**Dieu, notre force**

Les chrétiens font tous les jours une merveilleuse ex­périence: Dieu est leur force. «Heureux les hommes dont la force est en toi.» La vie chrétienne n’est qu’une succession d’expériences par lesquelles les en­fants de Dieu découvrent qu’ils possèdent un Sei­gneur fort et puissant.

Si ma conversion a été une aventure unique, ma vie chrétienne, en revanche, est une série d’aventures qui met en lumière la force du Seigneur.

Quand, dans ma préparation, j’en suis venu à mé­diter cette partie du psaume, j’ai eu un moment de dé­couragement. En effet, je me disais que si je voulais exposer correctement le verset: «Heureux les hom­mes dont la force est en toi», il me faudrait beaucoup plus de temps, tellement il y a de choses à dire.

Je m’efforcerai au moins de résumer toute la ri­chesse contenue dans cette affirmation.

Les chrétiens sont des gens qui expérimentent

32

continuellement que le Seigneur est leur force. L’in­crédule, l’homme du monde, considère évidemment que cette déclaration est totalement dépourvue de sens. Fort, l’homme cloué sur la croix de Golgotha, celui que les passants — et les hommes d’aujourd’hui — injurient? Rien ni personne ne donne plus l’impres­sion de faiblesse que Jésus. Tout le monde est bien d’accord sur ce point.

A Bad Windsheim, lors de la grande manifestation de jeunes qui rassembla une foule immense dans une salle gigantesque, il y eut une petite représentation théâtrale. Un groupe de jeunes entra sur scène en vo­ciférant: «Nous voulons vivre, vivre, vivre!»

Puis apparut un individu qui leur prêcha: «Vous avez besoin de Jésus!»

La foule se mit à crier: «Jésus? Foutaise! Stupidité! Jésus, c’est l’homme des défaites, l’homme qui prê­che la soumission, l’homme aux marques de clous dans les mains, l’éternel perdant. Nous, nous voulons vivre et triompher. Nous voulons rester debout. Ne nous casse pas les oreilles avec ton Jésus!»

Alors je me suis dit: «Pour l’homme de la rue, pour celui qui n’a pas la foi, c’est bien l’impression que donne Jésus: l’éternel perdant.»

Jésus est-il vraiment le grand perdant? Considé­rons les vastes édifices religieux, temples et cathédra­les de nos pays occidentaux. C’est à vous donner le vertige.

Des professeurs athées occupent les chaires de nos universités, nos églises sont vides; et pourtant on pro­cède toujours à de nouvelles inaugurations, mais nul ne sait qui remplira ces nouveaux édifices.

33

Jésus, l’éternel perdant, couvert de ridicule par ses propres messagers, où va-t-on? Ce Jésus-là devrait être notre force?

On en a le souffle coupé, n’est-ce pas?

Je me souviens que lorsque j’étais encore jeune, je me disais: «Je préfère compter sur moi seul.» Je ne tiendrais plus de tels propos maintenant que mes jam­bes commencent à fléchir! Pourtant, dans les illusions et la fougue de la jeunesse, on se veut suffisamment fort pour n’avoir pas besoin de Jésus.

Mais pensons à la résurrection de Jésus. Paul écrit: «Mon but est de le connaître, lui, ainsi que la puis­sance de sa résurrection...» (Ph 3:10). Quelle est donc cette énergie qui a ramené Christ du séjour des morts dans le royaume des vivants? Nul ne peut la concevoir. Je comprends ceux qui, à l’évocation de ?ette puissance, se tordent les mains et disent: «Nous i’en viendrons jamais à bout.» Pour l’apôtre Paul, la .ésurrection de Christ atteste que la puissance de Dieu a fait irruption dans le monde. Le Seigneur res­suscité, qui vit, qui est présent là, qui est près de moi, c’est lui qui est ma force. Je peux compter sur lui.

Permettez-moi de faire ici une allusion très person­nelle. Plus je vieillis, plus je me rends compte à quel point, entre 60 et 70 ans, les forces déclinent. Les tâches continuent de se multiplier, mais les forces diminuent et on ne peut plus faire face. Le cœur n’a plus la même résistance, la vésicule ne fonctionne plus comme avant, la tête ne suit plus, bref, plus rien ne répond à l’effort demandé. Et l’on se dit: «Je vais maintenant cesser mon activité et goûter au vrai repos.» Mais le Seigneur n’est pas de cet avis.

34

Dans ces moments, je mesure encore mieux qu’il est ma force.

Je m’adresse en particulier à tous ceux qui pren­nent de l’âge: plus nous déclinons, plus nous devons savoir que nous n’avons pas besoin de puiser la force en nous-mêmes, mais nous la recevons du Seigneur. Même pour les jeunes, il est bon de le savoir et de le vivre.

Je reviens un instant au déroulement de la journée d’hier. J’ai assisté à un culte merveilleux et bienfai­sant. Tout le faste déployé en cette occasion m’a pro­fondément touché. L’église baroque était pleine de monde, les trompettes résonnaient majestueuse­ment. Une grande réussite. L’après-midi se poursui­vit sur la même note. Vint la réunion au cours de la­quelle je devais délivrer le message principal.

La foule se pressait. Les gens venaient des envi rons, les uns en voiture, les autres en autocar. Le pu blic s’entassa dans l’immense salle. Devant cette mul­titude, je me dis: «Wilhelm, tu n’as plus l’énergie né­cessaire à de telles rencontres! Il faudrait que ce soit un jeune, plein de fougue, qui puisse s’adresser à cette jeunesse dans un langage qu’elle comprend, pour qu’il puisse se passer quelque chose.» Je précise en outre que j’ai l’habitude de faire une petite sieste en début d’après-midi. Or, la réunion était fixée à 14 heures, juste au moment où on a le sommeil le plus lourd!

Et la chaleur, mes amis! J’avais l’impression d’être dans un sauna. Il faisait lourd. Vous ne pouvez pas vous en faire une idée. Pour mon pauvre cœur mala­de, il ne pouvait pas y avoir pires conditions! Il battait

35

fort dans ma poitrine. «Pourquoi avez-vous fait appel à un vieux comme moi pour cette conférence!» soupi­rai-je.

Quand on est assis devant, sur l’estrade, au milieu de toutes les personnalités officielles, on présente un visage impassible, comme si tout était banal. Mais in­térieurement, il en va tout autrement! Le doute s’ins­talle, et la crainte: «Et s’il ne se passait rien au­jourd’hui?»

Tout à coup, j'ai pris conscience que Jésus est vi­vant parce qu’il est ressuscité; je n’étais pas là comme acteur pour jouer un grand rôle, mais comme témoin du Seigneur ressuscité. Et il appartient à ce Sauveur lui-même de se révéler ici. «Seigneur, ai-je prié inté­rieurement, défends ta cause toi-même. Comment peux-tu utiliser comme instruments des vieux croû­tons tels que moi?»

Quand je me suis levé pour parler, les hésitations et s doutes avaient été balayés; c’était une expérience <traordinaire! Je suis donc en mesure de témoigner que le Seigneur peut littéralement devenir notre for­ce, à condition que nous ne nous appuyions plus du tout sur nous-mêmes, que nous ne plagions plus notre confiance dans la valeur de nos pensées. Il faut être vide de soi-même. Alors, il se produit quelque chose d’étonnant.

Ceci n’est pas valable uniquement dans l’accom­plissement des tâches pastorales, c’est une expé­rience qui s’applique à n’importe quel métier.

Pardonnez-moi de faire allusion à mon ministère de pasteur. Mais j’en parle en connaissance de cause; je ne peux pas me mettre dans la peau d’un directeur

36

ou d’une ménagère. Je ne connais pas leur situation d’une manière précise et détaillée. La vôtre non plus. Mais vous pouvez sans peine transposer à votre cas ce que j’ai dit de moi, et ainsi faire l'expérience que le Seigneur est votre force.

Je ne puis dire à quel point je suis heureux que Jé­sus soit si fort. Si ce n’était pas le cas, comment aurait- il pu ôter le péché du monde? Car il me semble que le problème numéro un du monde, c’est le pardon des péchés.

J’évoque encore une anecdote personnelle. J’ai un ami suisse avec lequel j’ai fait de nombreuses excur­sions. Nous nous sommes ainsi rendus au Liechten­stein, ce petit Etat niché dans les Alpes et coincé en­tre la Suisse et l’Autriche. A un certain endroit, la val­lée est profondément encaissée entre les versants montagneux. Nous nous sommes arrêtés dans un hôtel sympathique où nous avons déjeuné avant de reprendre le chemin du retour.

A un moment donné, nous apercevons un autobus qui vient vers nous; il est encore à une certaine distan­ce, mais nous distinguons nettement le chauffeur qui s’agite comme un forcené pour nous faire compren­dre quelque chose. Ne sachant pas ce qu’il veut, nous nous arrêtons.

Au même instant, une coulée de pierres descend avec fracas de la montagne et coupe la route devant nous. Plus moyen de continuer. Il s’en fallait d’un rien, et nous aurions été engloutis sous cet amas de pierres! Le chauffeur du car avait sans doute aperçu les premières pierres dévaler les pentes.

Nous étions désormais là, sur la route barrée par

37

d’énormes blocs de pierre, incapables de poursuivre notre voyage. J’ai souvent rendu visite à des gens en prison, et j’avoue que la prison n'est pas un lieu parti­culièrement beau! En fait, immobilisés sur cette rou­te, nous étions comme en prison, mais quelle prison! Je n’en ai jamais vu d’aussi belle!

Pourtant, à la longue, cela devenait ennuyeux de rester là. Mais il était exclu que nous déplacions ces rochers par nos propres forces. Nous devions atten­dre l’arrivée de bulldozers puissants.

Ainsi en est-il de la vie. Je voudrais devenir un en­fant de Dieu. Mais le chemin qui mène à Dieu est obs­trué par l'accumulation de tous mes péchés. Je ne peux pas défaire ce que j’ai fait. Je ne peux pas re­prendre telle parole effrontée adressée jadis à ma mère, car elle ne vit plus.

Qui de vous pourrait réparer les torts commis en oarole contre sa mère? Personne, n’est-ce pas?

On ne peut pas davantage récupérer telle parole fléchante jaillie de nos lèvres et parvenue aux oreil­les et au cœur du prochain. Je ne connais même pas les dégâts causés par mes paroles. Mes fautes ont donc barré le chemin vers Dieu, au point que je ne peux absolument pas poursuivre ma route.

Voilà pourquoi il faut que quelqu’un d’autre vienne déblayer la chaussée. Quelqu’un de fort. «Heureux les hommes dont la force est en toi!» Oui, le Seigneur est tout-puissant, lui qui a pris sur lui tous les péchés et a ainsi ouvert l’accès vers Dieu.

«Voici l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du mon­de!» Donc les miens. Tout ce qui faisait obstacle à mon retour vers Dieu a été balayé.

38

**De la mort à la vie**

Avant de conclure, il faut que je dise un mot de la mort, cet ennemi terrible.

Tout récemment, nous avons fait un tour en voi­ture. Partis de Wurtzbourg, nous avons sillonné l’ex­quise région de la Franconie. Le soleil brillait dans un ciel d'azur, la vallée du Main étincelait. Je me disais: «Si seulement j’avais des ailes!» La voiture était fort bien entretenue, et tous les occupants de fort sym­pathiques jeunes gens. Bref, c’était une excursion inoubliable!

Dans chaque village que nous traversions, nous apercevions des plaques commémoratives sur les maisons: «Ici s’est éteint le musicien X», «C’est là que vécut et mourut Y». Tout nous rappelait que la mort règne en maître incontesté.

Dans un livre que je suis en train de lire, j’ai trou' ce matin cette phrase: «Si nous nous installons s cette terre, c’est sur des tombes que nous le faisons Que de vides laissés autour de nous par la disparition de tant d’amis! Quand je songe à la puissance destruc­trice de la mort, j’en ai parfois un frisson.

«Heureux les hommes dont la force est en toi!» Sei­gneur Jésus, tu me délivres des liens de la mort. Quand je suis au comble de l’anxiété, tu m’arraches à toutes les peurs, et tu me fais vivre.

Mes amis, qu’il est beau de placer sa confiance en celui qui est ressuscité des morts et qui procure la vie! La mort toute-puissante peut ravir qui elle veut. Pas moi. Jamais.

Je voudrais encore illustrer la profondeur de la

39

pensée exprimée par ce psaume et paraphraser le ver­set ainsi: «Heureux les hommes qui sont raccordés au réseau électrique» car il est une source d’énergie.

Je vais l’illustrer par deux exemples.

Contre les maux de tête qui m’assaillent dès le ma­tin, j’ai un remède: une tasse de café! Mais à cause de ma vésicule biliaire, je ne peux pas absorber n’im­porte quel café. Il existe bien une certaine sorte de café qui me convient, malheureusement, on ne la trouve pas partout. J’emporte donc partout avec moi une petite cafetière électrique qui me permet de me faire mon café matinal.

Mais il suffit de se rendre aux Etats-Unis pour se rendre compte que la fiche de la cafetière n’entre pas dans la prise de courant. Problème de normalisation du matériel! Si vous allez en Italie, vous aurez une au- re surprise: le secteur ne fournit que du 125 Valors ue votre appareil est conçu pour du 220 V! Ailleurs ncore, comme en Suisse, les prises électriques ré­pondent à d’autres normes, et votre prise ne s’adapte pas. Il faut alors prévoir un adaptateur. Bref, ce n’est pas toujours facile de se brancher sur le réseau pour en obtenir l’énergie nécessaire!

Je peux donc me trouver dans un hôtel avec ma ca­fetière, mon café, mon filtre; l’hôtel possède l’électri­cité, la chambre est équipée de prises de courant. Pourtant, il arrive que je ne puisse pas faire fonction­ner mon appareil. Mon matériel n’est pas adapté à ce­lui de l’hôtel.

Il en va souvent ainsi dans la vie. Beaucoup de gens ont une réelle nostalgie de Dieu. Ils voudraient deve­nir enfants de Dieu. Le Seigneur Jésus, mort sur la

40

croix de Golgotha et ressuscité au matin de Pâques est là. Pourtant, il est évident que vous n’êtes pas «branchés» sur lui. Quelle pièce manque-t-il pour que votre besoin soit satisfait à la source de toute énergie? Que pourrait être le bon «raccord électri­que»?

Un mot le résume: la prière de la foi, comme le dé­clare l'apôtre Jacques dans son épître. «Seigneur Jé­sus, vois ma culpabilité. Aide-moi à croire de tout mon cœur que tu l’as ôtée. Je dépose tous mes péchés au pied de ta croix. Tu sais que j’ai peur de la mort. Fais-moi la grâce d’entrer dans ta vie. Certes, je ne suis pas encore en mesure de te louer comme il faut. Pourtant, je te demande de remplir mon cœur de ta joie.»

Prier par la foi, c’est brancher ma vie sur la source d’énergie qui est en Jésus-Christ.

41

**Union libre ou alliance
de mariage?**

Pour alimenter notre réflexion sur ce thème, je vais me servir d’une histoire biblique qui pourrait facile­ment se passer aujourd’hui.

Il était une fois un adolescent issu d’une famille ai­sée. Après toutes sortes de péripéties et d’aventures comme il s’en produit de nos jours et qui déchirent les familles, ce jeune homme est arraché à son milieu fa­milial et se retrouve vendu comme esclave dans un pays étranger. A cette époque, beaucoup d’hommes et de femmes étaient achetés et vendus comme du bé­tail. Voici donc notre héros, qui avait connu une en­fance heureuse et avait été habitué à une vie facile palpé, ausculté par d’éventuels acheteurs. Il est e proie au découragement. Un homme, somptueuse ment vêtu et au fier maintien se présente. C’est un Egyptien, un haut personnage du pays. Il s’agit en ef­fet du chef de la garde du roi. Il paie comptant le prix fixé pour l’esclave et emmène le jeune homme, nommé Joseph, chez lui.

La Bible passe sous silence tous les détails de la vie de Joseph dans la maison de son maître. Mais on peut imaginer sans peine que le jeune esclave a d’abord été occupé aux tâches les plus viles: vider les poubel­les, cirer les chaussures et autres choses semblables.

43

L’Egyptien se rend rapidement compte que Joseph n’est pas tout à fait comme les autres. Son comporte­ment est différent. L’esclave avait fait alliance avec son Dieu et il voulait lui rester fidèle, même dans un pays païen. Il y a donc certainement deux choses que Joseph, contrairement aux autres esclaves, n’a jamais faites: voler et mentir. La Bible ne le dit pas explicite­ment, mais on peut le déduire du récit inspiré. Voyant l’honnêteté de Joseph et la qualité de ses services, Po- tiphar - ainsi s’appelait le maître égyptien - dut se dire: «C’est extraordinaire! Enfin quelqu’un qui ne dérobe rien et qui ne ment jamais! Bref, quelqu’un en qui je peux avoir confiance!»

Connaissez-vous vraiment beaucoup de gens à qui vous pourriez confier sans crainte votre portefeuille, de qui vous pourriez dire avec certitude qu’ils ne men­tent pas et qu’ils ne volent pas la moindre chose? Des personnes honnêtes à ce point ne sont sans doute pas

Sgion.

Potiphar commence par confier à Joseph de petites responsabilités. Les compétences et l’intégrité du jeune esclave sont telles que le maître finit par aban­donner à Joseph la direction de toutes ses affaires: la gestion de sa maisonnée, l’administration de la gar­de, la surveillance des autres, bref tout! Potiphar ne se fait plus aucun souci: ses affaires sont en bonnes mains. Quant à lui, il n’a plus qu’à boire et à manger, ce que Joseph ne peut faire à sa place!

Les années passent. Joseph est devenu un jeune homme beau et influent, mais il est cependant tou­jours un esclave. Il est bien choyé et porte des vête­ments élégants. La femme de Potiphar n’est pas in­

44

sensible au charme de Joseph. «Elle porta les yeux sur lui», déclare l’Ecriture. Elle est séduite par cet homme si beau, si intelligent, si digne. Son cœur se met à battre plus fort quand elle le voit. On imagine aisément ce qu’elle pqnse: «Tu me plais, Joseph! J’ai envie de toi!» Mais Joseph reste de marbre, et fait comme s’il n’avait rien remarqué. Il poursuit ses ai­lées et venues comme si de rien n’était.

Ce jour-là, il fait chaud. L’air est humide. La femme de Potiphar fait sa sieste sur le divan. Le de­voir oblige Joseph à traverser la pièce où la femme de son maître est mollement étendue. Au passage de Jo­seph, la femme qui ne dort que d’un œil, se lève d’un bond, saisit Joseph par son vêtement et lui cric sa pas­sion: «Viens faire l’amour avec moi!»

Je suis persuadé que Joseph était un homme «nor­malement constitué» et que la tentation de succom­ber aux avances de la jeune femme était très forte. Mais il se produit alors quelque chose d’incroyable humainement. Le jeune homme repousse la main de la femme en disant: «Comment ferais-je un auss grand mal et pécherais-je contre Dieu?»

La femme de Potiphar se sent humiliée et bafouée dans son amour-propre. Le refus de Joseph était im­prévisible. Désormais, elle cherche une occasion de se venger. Elle pense que Joseph l’a méprisée. Ce n’est certainement pas le cas. Au contraire, il l’a res­pectée en disant: «Je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Car Dieu est là et nous voit.»

Dans cette histoire, deux mondes s’affrontent: ce­lui de la femme de Potiphar et celui de Joseph. Exa­minons d’un peu plus près chacun de ces mondes.

45

**Le monde de la femme de Potiphar**

Je crois comprendre cette femme. Elle devait se sen­tir bien seule. Certes, elle côtoyait du beau monde, organisait de nombreuses réceptions chez elle et ré­pondait aux multiples invitations des autres, mais au fond d’elle-même, elle se sentait tragiquement seule.

Ce sentiment, l’homme d’aujourd’hui le connaît lui aussi. Bien que ballotté dans la vie effrénée de nos grandes cités, il se sent seul. Même à côté de son mari, une femme peut se sentir terriblement seule. Et inversement aussi. Cette solitude est livrée en pâture à la plus terrifiante puissance qui soit dans notre vie: la sexualité. La femme de Potiphar a voulu rompre la monotonie, sortir de son isolement. «Joseph, viens faire l’amour avec moi!» La réponse de Joseph: «Je ne peux pas, car Dieu est là!» la laisse pantoise. Elle e peut comprendre la réaction de cet homme. Car lie est convaincue qu’il n’y a rien de mal à cela. «La >exualité n’a rien à voir avec le Bien et le Mal», se dit- elle.

Et nous voilà ramenés à notre époque. En effet, l’homme d’aujourd’hui est lui aussi persuadé que la sexualité n’a rien à voir avec le Bien ou le Mal. «Tuer quelqu’un, c’est mal; voler quelqu'un, c’est mal. Mais quel mal y a-t-il à aimer une jeune fille et à cou­cher avec elle?» Nous baignons dans une atmosphère comparable à celle qui enveloppait l’Egypte de Poti­phar, il y a trois millénaires.

Trois agents particuliers ont puissamment contri­bué à banaliser la sexualité et à la détacher de tout rapport avec le Bien ou le Mal.

46

Ce sont d’abord lés films. Certes, les films éroti­ques, mais aussi les autres. Y a-t-il encore des films qui ne présentent pas l’adultère comme normal, l’infi­délité comme une expérience enrichissante? Le conjoint incompris qui voit de telles scènes et qui ren­contre sur sa route une âme disposée à l’écouter et à le comprendre est encouragé à se confier. Il n’y a alors qu’un pas, vite franchi, puis c’est le baiser... et la sui­te!

Ce sont ensuite les psychiatres qui, à force de cla­mer tout haut que la sexualité réprimée était nocive et dangereuse, ont fini par libérer les gens de toute ré­serve, de toute pudeur, de tout complexe! Ils sont en grande partie responsables de la révolution sexuelle d’aujourd’hui.

En parcourant les rues de nos villes et en jetant un coup d’œil sur les revues étalées dans les kiosques ou exposées sur les devantures, j’éprouve un malaise. Que d’aberrations! C’est à croire que nous souffrons tous de complexes sexuels! Dès l’âge de quinze ans, les filles n’auraient qu’une idée en tête: les garçons! Et vice-versa. Quant à l’homme, le voilà pris de pani­que à l’approche de la cinquantaine! Heureusement que sa secrétaire est là!

Nous avons tellement eu peur de souffrir du com­plexe d'une sexualité refoulée que nous en sommes tous victimes aujourd’hui.

C’est enfin la littérature. Un roman ne peut se ven­dre que s’il décrit au moins cinq scènes érotiques.

Il y a quelques années, un scandale a éclaté à Düs­seldorf. Des jeunes avaient fait un autodafé de ro­mans modernes. Les réactions n’ont pas manqué:

47

chacun y est allé de sa verve, les autorités religieuses, les autorités municipales, bref, beaucoup se sont sen­tis concernés. J'ai trouvé très intéressant le fait que les jeunes n’ont pas réagi aux critiques. Ils ont gardé le silence. J’ai l’impression que personne n’avait com­pris pourquoi ils avaient brûlé ces livres. Or, ces ro­mans, écrits souvent par des auteurs renommés, déta­chent la sexualité de toute référence au Bien ou au Mal.

Prenez un roman de Günther Grass. Vous verrez que les questions sexuelles y occupent une place dé­mesurée. C’est sans doute à cause de cela que l’au­teur est devenu célèbre! Mais il aborde ce sujet comme s’il n’avait aucun rapport avec le Bien ou le Mal. Les jeunes qui ont brûlé ses ouvrages avaient manifestement le sentiment que cela ne collait pas avec la réalité. Une activité si importante dans la vie de l’homme et de la femme ne peut en aucun cas ïêtre «ni bien, ni mal»! Ces jeunes avaient une cons­cience éveillée. Ils avaient raison. Que de fois, des jeunes viennent me dire: «L’Eglise ne répond pas à nos questions!» Ils se plaignent de ce que personne ne leur dise, dans ce domaine qui nous préoccupe tous, ce qui est réellement bien et ce qui est mal.

On veut nous faire croire que la sexualité est mora­lement neutre, mais intuitivement, nous sentons bien que ce n’est pas vrai.

Un jour, j’ai eu la visite d’un jeune couple: elle, une vraie allumeuse, lui, à sa remorque. Je leur dis: «Ce que vous faites saute aux yeux!»

Sur ce, elle se redressa et me répondit: «Il n’y a pas de mal à cela, Monsieur le Pasteur!»

48

C’était pour moi comme un écho de paroles déjà entendues. Les films, les livres, les psychothérapeu­tes, tous déclarent: «Il n’y a pas de mal à cela!. L’homme et la femme doivent donner libre cours à leurs pulsions!»

J’ai posé aux deux jeunes la question vitale suivan­te, à laquelle je vous demande aussi de prêter une grande attention: «Qui, en dernier recours, peut dé­clarer qu’une chose est bonne ou mauvaise, juste ou coupable? Qui peut dire ce qui est bien et ce qui est mal?»

Pas le pasteur, j’en conviens! Pas davantage tante Hortense avec ses principes dépassés. Qui, dans le domaine de la sexualité, depuis le flirt jusqu’à la pros­titution en passant par l’adultère, peut dire ce qui est bien ou mal? Qui fixe la norme?

Un seul peut décréter ce qui est bien ou mal: le Sei­gneur de l’univers, le Dieu vivant. Si Dieu n’existait pas, chacun pourrait faire comme il l’entend. Il fav simplement éviter d’entrer en conflit avec la polic< Quant au reste, faites ce que bon vous semble!

Mais attention: Dieu existe, et il vit! Il ne s’agit pai. d’un Dieu confondu avec la nature, ni d’un Dieu enfoui dans le fond de mon être! Non, c'est le Dieu créateur du ciel et de la terre, le Seigneur et Juge du monde.

Il faudrait que lorsque nous prononçons le nom di­vin, un frisson d’effroi nous parcoure l’échine, pour la simple raison suivante: nous vivons sans nous soucier de lui.

A celui qui me demande pourquoi je suis si sûr que Dieu vit, je réponds: «Parce qu’il s’est révélé dans son

49

Fils Jésus.» Depuis que Jésus est venu, la négation de Dieu procède soit de l'ignorance, soit de la mauvaise volonté. Je le répète: Dieu vit! Et tous les humains, qu’ils le rejettent ou non, se tiendront un jour devant lui et devront rendre compte de ce qu’ils auront fait durant leur vie.

«Car il n'y a rien de caché qui ne doive être mani­festé, rien de couvert qui ne doive venir au grand jour», a déclaré Jésus.

Peut-être y a-t-il des aspects de votre vie auxquels vous aimeriez ne plus penser? Sachez que tout vien­dra au grand jour.

Ce Dieu saint et vivant, que l’homme côtoie avec si peu de respect et de crainte, celui-là seul est autorisé à décréter ce qui est bien et ce qui est mal. Si nous agissons comme s’il n’existait pas, ce sera le fiasco.

**monde de Joseph**

Du monde de la femme de Potiphar, passons à celui de Joseph. Joseph connaissait Dieu; il savait quelle était sa volonté. C’est pourquoi il a déclaré: «Je crains Dieu; j’ai donc résolu en mon cœur de faire sa volonté et je m’en trouve très heureux.»

Cette réponse a exaspéré la femme de Potiphar, mais Joseph savait certainement que cette femme était malheureuse.

Si elle était là, je lui dirais: «Madame Potiphar, comment avez-vous pu nourrir l’idée de séduire Jo­seph?» J’imagine sa réponse: «Je suis une femme émancipée. C’est quelque chose que vous autres,

50

pasteurs, vous ne pouvez pas comprendre!» Elle m’aurait tenu un long discours sur la liberté, et no­tamment la liberté des mœurs et la liberté sexuelle. «Mais vous n’êtes pas libre du tout, lui aurais-je ré­pondu. Vous n’êtes pas plus libre que des galériens!»

Savez-vous ce qu’étaient les galères? De grandes em­barcations avec un grand nombre de rames gigantes­ques. Les rameurs étaient des hommes qui avaient été punis pour diverses raisons. Ils étaient enchaînés et de­vaient ramer en cadence. Quiconque faiblissait et ne pouvait plus tenir le rythme, était tout simplement passé par-dessus bordîTelle est la condition de l’homme dans notre société. Même sur le plan sexuel. Combien de filles sont malheureuses! Combien de couples sont malheureux! Mais on est enchaîné l’un à l’autre... on ne peut pas se libérer. On a beau dire: «Je suis un homme (ou une femme) émancipé.» C’est insensé!

Joseph a répondu à la femme de Potiphar: «Je me suis décidé à savoir ce que Dieu veut.»

Chers jeunes qui m’écoutez, réfléchissez un instant et dites-moi si je n’ai pas raison. Ou bien Dieu n’existe pas, et vous pouvez faire ce que vous voulez, ou bien il existe, et alors vous devez vous poser la question: «Que veut-il?» Notamment dans le do­maine de la vie sexuelle. Il ne serait pas logique de vouloir vivre en chrétiens, et d’exclure Dieu de ce compartiment de votre vie.

Günther Grass et tous les bons - ou les mauvais - auteurs font donc erreur, car si Dieu vit, il est normal que je le consulte et lui demande ce qu’il veut.

Quelle est la volonté de Dieu au sujet de la sexuali­té? Elle est clairement révélée.

51

J'ouvre ici une parenthèse qui concerne mon his­toire personnelle. De seize à dix-huit ans, je vivais sans me soucier le moins du monde de Dieu. A dix- huit ans, j’étais officier durant la Première Guerre mondiale. Je commandais une batterie d’artillerie. Je semais la mort où je passais. Quand je contemplais mes quatre-vingt chevaux et mes centvingt hommes, je bombais le torse de fierté. J’étais devenu quelqu’un. Je vivais sans Dieu, conduit au gré de mes instincts. Un jour pourtant, Dieu s’est mis en travers de mon chemin. C’est pourquoi je puis parler de lui. Je ne le fais pas sous l’angle de la théorie, mais sous celui de l’expérience. Je suis littéralement tombé sur lui comme une auto heurte un mur! Le choc fut terri­ble. J’ai su alors que Dieu était vivant. La première question que je me suis posée fut celle-ci: «Qu’at­tend-il réellement de moi?» Je raconterai plus tard omment je suis parvenu à la foi et comment j’ai ob- mu la paix avec Dieu.

Je vais vous dire maintenant quel est le projet de Dieu pour l’être humain, en matière de sexualité. Ce projet, Joseph le connaissait.

1. *Dieu approuve notre sexualité*

Quelqu’un a dit un jour: «Au-dessus de la ceinture, je suis chrétien, en dessous, je suis païen»! Quelle sotti­se! Dès ses premières pages, la Bible raconte que Dieu créa l’homme et la femme. Il a créé la sexualité. C’est pourquoi je peux maintenant en parler libre­ment.

Je voudrais que tous les hommes ici présents, jeu­nes et plus âgés, se mettent bien en tête ceci: Dieu

52

m'a créé homme. Je dois accepter ma condition d’homme avec tout ce que cela comporte de joies et de souffrances. Il en est de même des femmes, créées ainsi par Dieu. La différenciation des sexes n’est pas un sujet tabou, un domaine dans lequel je ne peux pé­cher qu’à la dérobée. En présence du Dieu saint, je confesse joyeusement que je suis créé homme, de même que les dames, avec la même joie, attestent qu’elles sont créées femmes.

Dieu ne m’a pas créé pantin! Quand j’observe au­tour de moi le comportement de certains hommes, je me dis que ce sont des pantins dont les femmes tirent les ficelles. L’inverse est également vrai.

1. *Parce que la sexualité représente une telle puissance, le Dieu vivant a décidé de la protéger par le mariage*

Dieu veut que le mariage soit vécu dans la fidélité e l’amour. L’union légitime d’un homme et d’un femme est donc une affaire de la plus haute importai» ce.

Comment se fait-il que certains d’entre vous, ma­riés depuis des décennies, marchent côte à côte de telle manière qu’on éprouve de la pitié? Je compare certaines unions à ces plantes d’appartement, aux feuilles larges, recouvertes de poussière. De nom­breux couples sont «empoussiérés», eux aussi!

Un jour, une jeune femme est venue me trouver pour se plaindre de son mari.

«Ne l’aimez-vous vraiment plus du tout? lui ai-je demandé.

-Si, je l’aime encore, mais quand il...

53

* Lui avez-vous dit que vous l’aimiez?
* Ce n’est quand même pas nécessaire que je le lui dise tous les jours!
* Si. Un mari ne se lasse pas d’entendre de telles pa­roles!»

Le lendemain, ce fut au tour du mari de faire irrup­tion chez moi.

«Ma femme..., commença-t-il.

* Ne l’aimez-vous vraiment plus?
* Si. Mais quand elle...
* Lui avez-vous dit ce matin que vous l’aimiez?
* Je ne peux quand même pas le lui dire continuel­lement!
* Si. Une femme aime entendre de tels mots, et de préférence chaque jour!»

On devrait vivre sa vie de couple comme si elle re­commençait chaque jour. J’ai reçu une lettre de ma 'emme aujourd’hui. Sachez que nous sommes mariés lepuis plus de quarante ans. Malgré cela - ou à cause le cela? - la lettre reçue ce matin contient une mer­veilleuse déclaration d’amour!

Le mariage est une chose très importante, car il est conforme à la volonté de Dieu. Un serviteur de Dieu a déclaré un jour: «Après la chute, nos premiers pa­rents ont été chassés du paradis, et projetés dans un monde de ronces et d’épines. Ils n’eurent le droit de conserver que deux choses: le repos du septième jour et le privilège du mariage. Ce sont deux choses qui évoquent le paradis.»

Mais combien de mariages évoquent plutôt l’enfer! Quelle tristesse! Je supplie tous les conjoints dont le mariage bat de l’aile, de recommencer leur vie con­

54

jugale à zéro dès ce soir. Dites-vous mutuellement: «Nous avons beaucoup à nous pardonner. Pardonne- moi mes torts» au lieu de lancer à votre conjoint: «Tu m’en as fait voir des vertes et des pas mûres!» Ce ne serait pas la bonne méthode pour recommencer une vie conjugale épanouie. N’attendez pas que l’autre prenne l’initiative de la réconciliation. Soyez le pre­mier à demander pardon.

Dieu protège la sexualité par le mariage. Il veille sur le mariage.

1. *C'est pourquoi Dieu veut une jeunesse pure*

La sexualité appartient au mariage; elle s’exprime dans le cadre du mariage, ni avant, ni en dehors.

J'imagine déjà les ricanements de quelques-uns: «Que vos conceptions sont vieillottes! Que vous êtes vieux jeu!» Je vous laisse la responsabilité de tels ju gements. Croyez-vous que Dieu va modifier ses plar parce que notre civilisation est quelque peu à côté d ses pompes? Vous faites erreur! La Bible déclare que la sexualité hors mariage n’est que de la débauche et de la prostitution. De plus elle lance un avertissement solennel: «Les débauchés et les adultères n’hérite­ront pas le royaume de Dieu.»

J’ai dit ces choses, un jour, dans une église de Ham­bourg. Aussitôt, une jeune fille se leva d’un bond, et se mit à hurler: «Je ne veux plus jamais entendre de telles sornettes!» Puis elle se dirigea vers la sortie en faisant beaucoup de bruit avec ses talons aiguilles qui martelaient le sol.

«Un instant, mademoiselle! criai-je. Qu’y a-t-il?» Elle se retourna, et je poursuivis: «Mon rôle n'est pas

55

de vous entretenir de sujets religieux, ni de vous livrer mon opinion, mais de vous faire connaître la volonté du Dieu vivant, devant qui vous devrez com­paraître un jour. Maintenant, vous pouvez partir!»

Dieu veut une jeunesse pure. Dieu veut que vous soyez fidèle au compagnon ou à la compagne que vous aurez un jour, et que vous ne connaissez peut- être pas encore. Pour qu'il n’y ait aucun malentendu, je le dis clairement: les relations sexuelles pré-marita­les sont péché. L’adultère est péché. Le divorce est péché. Le lesbianisme - les intéressées savent de quoi je parle - est péché. L’homosexualité est péché aux yeux du Dieu saint. Vous pouvez esquiver Dieu votre vie durant, mais vous ne pourrez vous soustraire à son jugement.

Je tenais à vous faire connaître la volonté de Dieu dans ce domaine. Joseph avait résolu en son cœur de se soumettre à la volonté divine. C’est pourquoi il a iccepté de courir de grands risques lorsqu’il a dit: ^Madame Potiphar, bien que vous soyez la femme de mon maître et que je vous doive soumission, je ne peux, quoi qu’il puisse m’en coûter, me plier à ce que vous me demandez.»

Je suis persuadé qu’au moment même où madame Potiphar a saisi le bras de Joseph et lui a dit: «Viens faire l’amour avec moi», le jeune homme était soumis à une tentation extrêmement grande. Mais la voix de Dieu a été plus forte que l’appel de la chair. Je crois qu’il serait temps que nous apprenions de nouveau à prendre Dieu au sérieux. Si nous ne le faisons pas, no­tre vie ne sera pas droite.

Je me suis souvent servi de l’illustration suivante.

56

Imaginez que vous rouliez sur l’autoroute qui va de Paris à Lille. Ce tronçon est particulièrement fré­quenté. Vous vous arrêtez sur la bande d’arrêt d’ur­gence. Vous voulez traverser les voies pour vous ren­dre de l’autre côté de l’autoroute. Quelqu’un vous met en garde contre les dangers que vous courez. Vous lui répondez: «Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites» et vous vous engagez sur les voies em­pruntées par une file quasiment ininterrompue de bo­lides lancés à toute vitesse. Que vous ayez ou non cru à l’avertissement, le résultat sera le même: vous serez écrasé comme une vulgaire punaise!

Ainsi en est-il de la réalité de Dieu. Que vous y croyiez ou non, votre vie est mal engagée et se pour­suit mal, dans l’obscurité, parce que Dieu, qui est lu­mière, en est absent.

A vous de choisir entre le monde de Joseph et celui de madame Potiphar.

Si je n’avais rien d’autre à ajouter, je me sentira’ frustré et malheureux. Mais je vais vous raconter un autre histoire biblique. Le Seigneur Jésus, le propn Fils de Dieu, est là en train d’enseigner la foule. Sou­dain une meute de gens excités, ayant à leur tête les pharisiens et les scribes, en d’autres mots les chefs du peuple, surgissent. Ils traînent sans ménagement une fort jolie jeune femme dont la robe est à moitié déchi­rée. Ils la jettent aux pieds de Jésus et l’accusent: «Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d’adultère. Dans notre Bible, il est écrit que d’après la loi de Dieu, les adultères doivent être mis à mort. Toi qui es toujours si miséricordieux, dis-nous si elle doit mourir ou non.»

57

Jésus répond: «Oui, selon la loi de Dieu, elle doit être lapidée, car elle a gravement offensé Dieu.»

La populace jubile.

«Un instant, ajoute le Seigneur, j’ai quelque chose à ajouter. Elle mérite la mort. Que celui donc d’entre vous qui est sans péché, qui n’a absolument rien à se reprocher, lui jette la première pierre.» Puis il se baisse et écrit quelque chose sur le sol.

Ah, j’aimerais bien savoir ce qu'il a écrit! Peut-être des noms sur le sol poussiéreux. Combien je suis heu­reux, quant à moi, qu’il ait écrit mon nom dans son li­vre de vie! Bref, je ne sais pas ce que Jésus a bien pu écrire par terre.

Mais quand il se relève, la jeune femme est seule, debout devant lui. Des autres personnages, l’Ecri- ture déclare: «... accusés par leur conscience, ils se re­tirèrent un à un, à commencer par les plus âgés...». Les paroles de Jésus ont dû profondément marquer es accusateurs. Chacun a commencé à découvrir elle mauvaise pensée, telle parole blessante, telle ac- ion coupable... «En fait, moi aussi je mériterais d’être lapidé!» se sont-ils probablement dit. Alors, ils ont préféré s’esquiver, sans demander leur reste. La femme seule est encore là, sauvée de la colère et du jugement de Dieu grâce à Jésus-Christ. Elle est tout un symbole: objet de la colère divine, sauvée par Jésus.

Le Seigneur lui adresse enfin ces quelques mots: «Va, recommence une nouvelle vie. Va, et ne pèche plus!»

Je voudrais attirer votre regard sur Jésus. En enten­dant les paroles: «Que celui qui est sans péché jette la

58

première pierre!», qu’aurions-nous fait, si nous avions été présents à cette scène? Qui, parmi les chré­tiens âgés, oserait se lever et dire: «Moi, j’aurais pu jeter la première pierre»?

Pour ma part, je n'aurais pas pu. Aucun d’entre vous, non plus.

Vous rendez-vous vraiment compte de l’assemblée que nous formons? Quelle réunion de pécheurs! Que de choses cachées aux yeux des hommes, et pourtant connues de Dieu!

Les gens ont été stupides de s’éloigner de Jésus lorsque leur conscience les a repris. Quand j’ai été rappelé à l'ordre dans ma conscience pour avoir foulé aux pieds les commandements de Dieu, quand j’ai compris que la colère de Dieu était sur moi, je me suis précipité vers Jésus. Tous ces gens à la conscience chargée auraient dû accourir vers Jésus au lieu de le fuir! S’il y a dans l’auditoire des pécheurs aux pensées impures et au passé chargé, des hommes et des fem­mes liés par quelque vice, des jeunes qui ne saven' pas comment résoudre leurs problèmes sexuels, n faites pas comme ces insensés du récit biblique! N vous éloignez pas de Jésus. Au contraire, venez à lui!

Mais qui est donc Jésus? Quelqu’un me dira: «Un homme comme vous et moi.» C’est une affirmation ridicule, même si elle s’inspire d’un article paru dans une revue à grand tirage! Si Jésus n’était qu’un homme semblable à nous, un prophète ou un fonda­teur de religion, il ne m’intéresserait pas le moins du monde. A celui qui défend de telles inepties, je ré­ponds: «Vous faites sans doute allusion à un autre Jésus. Celui auquel je pense, moi, est celui que le

59

Dieu vivant a envoyé dans notre monde corrompu pour nous sauver de nos péchés, petits et grands, mi­gnons, véniels ou mortels!»

J’entends souvent les jeunes affirmer que le chris­tianisme est pour les «vieux»! Vous avez bien besoin d’un Sauveur, vous aussi! Dieu a renversé le mur érigé entre lui et nous. «Dieu a tant aimé le monde qu’il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu’il ait la vie éternelle.»

Accompagnez-moi en pensée jusqu’au mont Gol- gotha, cette colline située près des portes de Jérusa­lem. Trois croix y sont dressées. A gauche agonise un pécheur comme vous et moi; à droite, un autre pé­cheur, comme vous et moi; au centre, l’homme qui porte une couronne d’épines est différent. Ces mains clouées sont celles qui ont créé le monde! Levez votre regard vers ce crucifié.

Chef couvert de blessures,

Meurtri par nous, pécheurs,

Chef accablé d’injures,

D’opprobres, de douleurs!

Des splendeurs éternelles

Naguère environné,

C’est d’épines cruelles

Qu’on te voit couronné!

Restez un instant devant lui. «Fils de Dieu, pourquoi es-tu cloué sur ce bois?»

«Tu ne le comprends sans doute pas bien, mais sa­che qu’il n’était pas facile du tout de t’arracher à la juste colère de Dieu, colère que tu avais amplement

60

méritée à cause de ton cœur mauvais et de tes agisse­ments coupables; j’ai même dû mourir.»

Le troisième jour, Jésus est ressuscité d’entre les morts. C’est pourquoi il vit, et parce qu’il vit, vous pouvez l’invoquer. Parce qu’il vit, moi - même j’ai pu le rencontrer quelque part en France.

En rentrant chez vous après la réunion, dites: «Sei­gneur Jésus, tu vois toute ma vie gâchée. Au lieu de te fuir, je voudrais m’approcher de toi.» Le Seigneur vous pardonnera tout votre passé. Ne trouvez-vous pas extraordinaire le fait que Dieu puisse effacer la vie passée? Au grand jour du Jugement, elle ne sera plus évoquée. Car entre-temps, Jésus vous aura ac­cordé le pardon et donné un cœur nouveau.

Je n’oublierai jamais le jour où j’ai rencontré Dieu. C’était une radieuse journée de printemps. Je che­vauchais derrière la ligne du front, à travers une forêt magnifique, aux douces couleurs et senteurs printa­nières. Par endroits, le sol était couvert de primevè res. Pourtant, j’étais malheureux. J’avais peur d Dieu. Je me disais: «J’aimerais être en paix avei Dieu. Ce serait formidable si un gaillard comme moi, un lieutenant aussi écervelé que moi pouvait aban­donner sa vie souillée et trouver la paix avec le Dieu tout-puissant!» Mais je savais que deux choses de­vaient se produire pour cela: il fallait d’abord que ma vie passée soit effacée, ensuite que je reçoive une au­tre tournure d’esprit, car j’aimais passionnément les filles! Mon cœur devait donc être changé. Un jour, quelqu’un me remit un Nouveau Testament. J’y dé­couvris que Jésus sauve les pécheurs et efface leur

61

passé. «Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.»

Confessez-lui vos péchés; laissez-le vous purifier. Dieu vous donnera son Esprit et fera de vous des êtres différents, des créatures nouvelles. Je ne peux entrer dans les détails, mais je veux vous mettre sur la voie: commencez par lire le NouveauTestament et re­cherchez le Seigneur Jésus.

Le christianisme n’est pas une théorie que l’on dis­cute. Pour ma part, j’en ai par-dessus la tête des dis­cussions! Le christianisme est une histoire d’amour entre Dieu et l’homme, une relation personnelle en­tre le créateur et la créature. Je peux parler à Jésus aussi vrai que je parle à un de mes semblables! Quand ça va mal ou que vous êtes exposés à une grande ten­tation, dites-lui: «Seigneur Jésus, tu vois que je suis terriblement menacé. Viens à mon aide!» Quel bon­heur de pouvoir épancher son cœur devant lui! Dès instant où vous devenez propriété de Jésus, vous es aussi enfants de Dieu, et comme tels, vous avez à paix avec le Dieu vivant.

J’ai dit précédemment que «Dieu a tant aimé le monde...» Quoi? ce monde impie et dégoûtant? II suffit que mes yeux tombent sur une revue douteuse exposée dans un kiosque pour que j’éprouve du mé­pris pour ce monde, et non de l’amour! Oui, ce mon­de, Dieu l’aimé. C’est à vous en couper le souffle. Mais cet amour ne signifie pas que tous les gens du monde seront sauvés! Le verset se poursuit ainsi: «...qu’il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu’il ait la vie éternel­le.» Tous ceux qui ne croient pas seront perdus! Pour­

62

tant, Dieu veut vous sauver. Jésus est venu sur la terre pour vous sauver. Mais vous pouvez évidemment choisir le sort des perdus. La grande décision, la plus importante de toute votre vie est entre vos mains.

Je vais conclure par une petite histoire qui montre ce que signifie croire en Jésus. Je revenais en avion d'Oslo où j’avais tenu des conférences. C’était un sa­medi, et le lendemain, je devais participer à un grand rassemblement à Wuppertal. Nous devions atterrir à Copenhague. Mais le brouillard était si épais que l’ap­pareil, après avoir décrit plusieurs cercles autour de la ville, fut finalement dévié sur Malmô, en Suède. C’était le seul aéroport de la région à ne pas être noyé sous une épaisse brume. De nombreux avions furent donc dirigés sur Malmô, si bien qu’en peu de temps, l’aérogare fut saturée. Plus moyen de trouver une place assise! J’étais inquiet, car il fallait absolument que je me rende à Wuppertal!Tout à coup, les haut- parleurs diffusèrent l’annonce: «Un quadrimoteur- il n'était pas encore question d’avions à réaction - de la compagnie PA A va s’envoler vers le sud. On ne sait pas encore s’il atterrira à Hambourg, à Düsseldorf, à Francfort ou à Stuttgart. Les passagers devant impé­rativement se rendre en Allemagne peuvent se diriger vers l’appareil.» Une dame, assise à côté de moi, se mit à crier: «Je ne le prends pas! Avec ce brouillard, on ne sait jamais!»

Je lui dis: «Vous n’êtes pas obligée, chère madame! Restez tranquillement ici!»

Un ami autrichien m’accompagnait. Ses propos n’étaient pas très rassurants non plus: «Le décollage ne sera pas aisé», dit-il. En effet, entre-temps le

63

brouillard avait également enveloppé l’aéroport de Malmô. Ace moment, le pilote passa devant nous. Je n'oublierai jamais son visage grave. II savait bien que ce ne serait pas chose aisée de prendre l’air dans de telles conditions atmosphériques. Et quelle responsa­bilité! Tant de monde se pressait devant le hall de dé­part! Je donnai un petit coup de coude à mon ami en disant: «Regarde, cet homme qui passe, c’est le pilo­te!» Et mon ami de répondre: «Si c’est lui qui pilote l’appareil, nous n’avons rien à craindre. On peut lui faire confiance. Embarquons.» C’est ce que nous avons fait. Finalement, nous avons atterri à Francfort et non à Essen. Quelle aventure! Au moment même où nous avons mis le pied sur la première marche de la passerelle d’accès à l’avion, c’est comme si nous quittions le sol ferme. Notre sort était entre les mains du pilote.

Croire, c’est cela. Réfléchissez: A qui confier votre ie? Qui, mieux que Jésus, peut en prendre soin et ous mener à bon port? Qui a autant fait pour vous que Jésus? Par sa résurrection d’entre les morts, il a même triomphé de la mort!

«... afin que quiconque croit en lui...» Quiconque, c’est chacun d’entre vous. Croire, c’est embarquer, en abandonnant le sol de votre vie passée.

64

**S’il y avait un Dieu**

C’est une banalité d’affirmer qu’il se passe des choses épouvantables dans notre monde. J’ai passé des nuits blanches à cause de la situation au Vietnam. Là-bas la guerre\* fait rage, et je ne peux m’empêcher de penser aux populations civiles qui depuis vingt ans vivent un enfer. Des hommes sont arrêtés simplement parce qu’ils sont soupçonnés d’appartenir au Vietkong. Des femmes assistent à la mise à sac de leurs cabanes. Quand on voit tout cela, car la télé nous abreuve de telles images, on se dit: «Et Dieu? Que fait-il? Où est- il?»

Cette question prend une acuité particulière quand le sort s’acharne sur nous. Mon épouse et moi-même souhaitions six garçons, lorsque nous nous sommes mariés. Dieu nous en a donné deux et les deux sont morts tragiquement. La question: «Seigneur, pour­quoi as-tu permis cela? Où était donc ta main?» m’a obsédé longtemps.

Je vois encore cette femme qui se meurt lentement d’un cancer, dans d’atroces souffrances. Lorsqu’on côtoie de telles souffrances, on ne peut pas ne pas se poser la question: «Et Dieu?»

Je suis persuadé que beaucoup parmi vous pour­

\* La guerre de Vietnam s’était terminée en 1975.

65

raient raconter les drames qu'ils ont vécus et terminer par l’interrogation: «Où était Dieu?»

Le célèbre poète allemand Schiller a composé un hymne sur la joie:

Joie, étincelle divine,

Fille de l’Elysée...

Plus loin, cette ligne:

Frères, au-dessus de la voûte étoilée un cher Père doit avoir sa demeure.

L’homme d’aujourd’hui serait plutôt tenté de dire: «Frères, au-dessus de la voûte étoilée, il est *impossi­ble* qu’un cher Père puisse demeurer!»

«Où est Dieu? Pourquoi permet-il cela? Pourquoi garde-t-il le silence devant toutes les abominations qui se commettent sur terre?» Celui qui se pose de tel­les questions est enclin à répondre: «Peut-être Dieu ’existe-t-il pas. L'athée est peut-être dans le vrai.»

S’il en était ainsi, si Dieu n’existait pas, ce serait ter- ble. Nous serions livrés à nous-mêmes. Comme des knimaux féroces. Nous serions des enfants abandon­nés. Personne aujourd’hui ne saurait comment sortir du chaos.Tous les peuples cherchent la protection de l’arme nucléaire. Mais personne ne sait où cette course effrénée conduira l’humanité. La moitié de la planète meurt de faim, et nous ne savons pas com­ment lui venir en aide. Sans Dieu, nous sommes per­dus.

Si quelqu’un me dit: «Je suis athée», je lui réponds: «Vous n’avez sans doute aucune idée de ce que vous affirmez! Comment pouvez-vous croire qu’il n’y a ab­solument rien ni personne au-dessus de nous? Com­

66

ment pouvez-vous admettre que nous sommes livrés à nous-mêmes, lâchés les uns contre les autres?» Une telle pensée me donne le vertige et me glace d’effroi. Rien n’est plus terrible pour l’homme, que l’homme lui-même! Un proverbe romain disait: «Homo ho- mini lupus est», c’est-à-dire: «L’homme est un loup pour l’homme»! Grâces soient rendues à Dieu, mes amis, Dieu existe! N’en doutez pas. Même s’il se tait souvent, Dieu est néanmoins vivant. Vous vous de­mandez probablement comment je peux affirmer pa­reille chose avec tant de conviction! Je vais vous le dire. Un certain samedi soir, sur le coup de minuit, je devais tenir une réunion à Augsbourg. Tous les ivro­gnes, tous ceux qui traînaient dans les rues furent ras­semblés et invités à la réunion. Mes collaborateurs avaient parcouru la ville en voiture à la recherche de tous ces «paumés», de tous ces misérables «SDF», c’est-à-dire «sans domicile fixe»! Mes amis, quel pu blic!

J’avais à peine commencé de parler de Dieu quan un homme, un vieux chapeau mou sur la tête et uni cigarette aux lèvres, m’interrompit bruyamment: «Il n’y a pas de Dieu!»

Je lui rétorquai: «En êtes-vous si sûr?»

Il se gratta la tête, poussa son mégot à l’autre coin des lèvres et répondit: «Evidemment personne n’en sait rien.»

Je repris: «Si. Moi, je sais pertinemment que Dieu existe!»

Le pauvre homme ne s’avoua pas vaincu: «Com­ment pouvez-vous l’affirmer si catégoriquement?», dit-il en se levant à nouveau.

67

«Parce qu’il s’est révélé en Jésus!»

Si quelqu'un prétend que Wilhelm Busch n'existe pas, et que je me présente devant lui, en lui présen­tant ma carte d'identité, et en lui disant: «C’est moi!», il sera bien obligé de s’incliner devant l’évi­dence et de déclarer: «Oui, Monsieur Busch existe vraiment!». Dieu a fait de même. Il a déchiré les cieux, renversé le mur et s'est présenté à nous en son Fils Jésus. Voilà pourquoi nous savons que Dieu existe. Il n’y a aucun doute à ce sujet. Depuis la venue de Jésus, continuer à nier l’existence de Dieu procède de l’ignorance ou de la mauvaise foi.

Mais alors: Si ce Dieu vit, pourquoi garde-t-il le si­lence devant toutes les atrocités commises? Pourquoi laisse-t-il des gens mourir du cancer? Pourquoi? Pour­quoi? Pourquoi? Jamais, je n'ai entendu une qucs- ion revenir aussi souvent que celle-ci: «Comment lieu peut-il permettre cela?»

Je vais vous répondre honnêtement: «Je ne le sais pas!» Si je prétendais être dans le secret de Dieu et tout savoir, vous ne me croiriez pas.

Je peux comprendre les agissements d’un pasteur, d’un doyen de faculté, d’un prêtre, mais pas ceux de Dieu. Un Dieu dont je pourrais saisir tous les secrets ne serait pas plus qu’un pasteur! Je vais même plus loin: Ce qui me rassure toujours à nouveau, c’est le fait que je ne puisse pas comprendre Dieu! Ce serait un drôle de Dieu, celui qu’un esprit aussi limité que le mien pourrait comprendre!

Nous allons cependant examiner plus sérieuse­ment la question: «Pourquoi Dieu permet-il?» Com­mençons par dissiper quelques malentendus.

68

1. La question est parfois injustifiée.

Au commencement du Troisième Reich — les Alle­mands avaient déjà envahi la moitié du monde - tous les journaux faisaient l’éloge de l’Allemagne: «... le sérieux allemand, la puissance allemande, les soldats allemands, la qualité du travail allemand...!» Après l’effondrement du Reich, quand les ruines fumaient de partout et que des centaines de milliers de jeunes avaient disparu, morts ou déportés, les gens venaient me voir et reprochaient à Dieu cet état de choses! «Comment Dieu a-t-il pu permettre cela?»

Mais les expressions: «... la puissance allemande, les forces allemandes...» résonnaient encore à mes oreilles. Autrement dit, quand tout allait bien c’était grâce à nous, Allemands, et quand tout s’est mis à al­ler de travers, c’était la faute du bon Dieu!

Il existe à Tübingen des viticulteurs qu’on sur­nomme des «Goge». Ils se sont rendus célèbres par leurs maximes. Chacun aime à offrir le produit de sr propre récolte. Si la qualité du vin laisse à désirer, 1 Goge déclare dans son accent: «C’est le bon Dieu qu a fait pousser le raisin ainsi!» Mais si le vin est d’excel­lente qualité, le Goge ne manque pas de s’en attri­buer le mérite: «C’est notre propre récolte!» Autre­ment dit, quand le vin est mauvais, la responsabilité en incombe à Dieu; quand le vin est bon, le mérite en revient à l’homme!

Si nous étions tant soit peu honnêtes avec nous-mê­mes, nous devrions reconnaître qu’une grande partie de la misère qui sévit dans le monde est de «notre pro­pre récolte»!

En 1945, je ne pouvais faire un pas dans les dé­

69

combres de la ville sans qu'on ne m'interpelle: «Com­ment Dieu peut-il permettre cela?» Ma réponse était cinglante: «C'est nous-mêmes qui nous sommes mis dans de si jolis draps! Dieu nous a simplement laissé faire!»

Il y a peu de temps, j’avais en face de moi dans mon bureau une jeune femme qui pleurait à fendre l’âme. Son ménage s’en allait à vau-l’eau.

«Me voilà avec deux enfants sur les bras! Il m’a laissé choir, ce sale type! Comment Dieu peut-il per­mettre une chose pareille?

* Je ne comprends pas. Qui a épousé cet homme: Dieu ou vous? demandai-je.

-C'est moi, mais je ne savais pas qu’il agirait ainsi.

* Avant de l’épouser, aviez-vous demandé à Dieu de vous montrer son chemin, de vous donner le bon conjoint?

-Non.

-Vous n’avez pas consulté Dieu, et vous êtes au- jurd'hui dans le malheur. Comment pouvez-vous le mi reprocher?»

Cette accusation déguisée contre Dieu revient sur­tout quand nous devons assumer les conséquences tragiques de nos propres choix. J’ai donc cité à cette femme la parole de Jérémie 2:19: «Tu sauras et tu ver­ras que c’est une chose mauvaise et amère d'abandon­ner l’Eternel, ton Dieu, et de n’avoir de moi aucune crainte, dit le Seigneur, l’Eternel des armées.»

Si vous me questionnez sur les chances d’avenir de notre pays, je vous répondrai par ce verset: «Tu sauras et tu verras que c’est une chose mauvaise et amère d’abandonner l’Eternel, ton Dieu, et de n’avoir de lui

70

aucune crainte...». Aussi sûrement que deux et deux font quatre!

Quand d’autres jugements divins fondront sur no­tre peuple impie, il se trouvera encore des gens pour me poser la question: «Comment Dieu peut-il per­mettre pareille chose?» Je ne pourrai m’empêcher de hausser les épaules.

1. A bien réfléchir, cette question est mal posée.

Elle évoque, en effet, une séance de tribunal. L’homme occupe la place du juge, Dieu celle de l’ac­cusé. L’acte d’accusation est rédigé en ces termes: «Dieu, tu es le souverain de l’univers et tu as tout laissé à la dérive. Que réponds-tu pour ta défense?»

Pensez-vous qu’il soit normal que vous soyez assis à la place du juge, et Dieu à celle de l’accusé?

A ce propos, je vais vous raconter une anecdote pi­quante. J’étais encore tout jeune pasteur-j’avais 27 ans - quand j’arrivai à Essen. A peine étais-je instalh qu’une grève des mineurs éclata. Je dois dire qu’ cette grève était pleinement justifiée, car les mineur: percevaient un salaire de misère. A tous les coins de rue, il y avait une taverne où les mineurs venaient dé­penser leur argent. Leur condition n’était vraiment pas enviable. Ma paroisse recouvrait un secteur très prolétaire qui était à l’affût de toutes sortes de nou­velles. En traversant une place, j’aperçus un jour un orateur debout sur une caisse, et une centaine d’hom­mes autour de lui. Il était volubile. je ne sais pas ce qu’il disait. Au beau milieu de son discours, il s’inter­rompit car il m’avait reconnu. «Aha! s’exclama-t-il, j’aperçois de l’autre côté une grive noire - c’était le

71

surnom réservé aux pasteurs. Viens par ici», ajouta-t- il à mon intention.

J’ai pris l’habitude de toujours accepter les invita­tions! Je m’approchai donc du groupe rassemblé au­tour de l’orateur. Quel tableau inoubliable! Debout sur sa caisse, un grand gaillard, et une centaine d’hommes en cercle autour de moi. Le cercle s’était entrouvert pour me faire un passage. Quand je fus près de l’homme sur sa caisse, il donna libre cours à toute l’amertume accumulée dans son cœur.

«Cureton, oses-tu prétendre que Dieu existe?

-Absolument. Il y a un Dieu.

- Si ce que tu dis est vrai, si Dieu existe vraiment - ce que je ne crois pas - alors à ma mort, je comparaî­trai devant son trône et lui dirai: <Dieu, tu n’es pas in­tervenu quand des milliers d’enfants mouraient de faim tandis que d’autres faisaient la noce, ne sachant que faire de leur argentîTu n’es pas intervenu quand des milliers d'hommes tombaient sur les champs de bataille, tu n’as rien dit devant les injustices criantes, tu as laissé faire quand des hommes ivres tabassaient leurs femmes...»»

Et le brave homme continua d’énumérer tout ce qu’il reprochera un jour à Dieu. Il conclut: «Alors je lui dirai: <Dieu, hors de ma vue!>».

Quand il eut fini sa diatribe contre Dieu, je hurlai de toutes mes forces:

«Oui, Loin de moi, un tel Dieu!

-Mais... n’êtes-vous pas pasteur?

-Si.

-Alors, comment pouvez-vous dire: <Loin de moi un tel Dieu!>?

72

-Je persiste et signe: “A mort un tel Dieu!”

-Je ne comprends vraiment pas!»

Alors j'expliquai: «Ecoute, mon ami. Descends de ta caisse et laisse-moi ta place.» Il sauta en bas et je montai. «Figure-toi qu’un Dieu devant qui tu te pré­sentes la moustache en bataille, et à qui tu dis: “Dé­guerpis!”, n’existe pas! Il n'existe que dans ton imagi­nation. C’est un Dieu fabriqué de toutes pièces, une idole. Un Dieu que tu accuses et que tu veux condam­ner, ça n’existe pas. Mais il existe un Dieu vivant, de­vant lequel tu devras comparaître un jour. Ce Dieu t'interpellera: “Comment as-tu pu...?” Je ne connais pas ta vie, mais un jour Dieu te posera des questions embarrassantes. Des milliers de questions.Tu n’auras de réponse à aucune d’entre elles. Il se pourrait bien alors que Dieu finisse par te dire: “Déguerpis!”. Ce Dieu-là existe, un Dieu qui nous interrogera, nous ac­cusera et pourra même nous bannir.»

En nous posant la question: «Pourquoi Dieu per­met-il?», nous affichons au grand jour notre ineptie. Le fait d’avoir rendu Dieu si inoffensif traduit la folie de notre époque. L’Eglise en porte certainement une part de responsabilité. On ne parle que du «bon Dieu». Nous devrions plutôt craindre Dieu, car c’est un Dieu saint. Nous devrons un jour comparaître de­vant lui. Ce jour-là seront révélées vos fautes les plus secrètes. Il est à craindre alors que vous soyez en­voyés en enfer! Un tel Dieu mérite le respect et la crainte. En sa présence, toutes nos revendications de­vraient nous rester en travers de la gorge!

73

1. Continuons à déblayer le terrain. Le point que nous allons aborder maintenant nécessite une atten­tion plus grande, au point que je me suis demandé un instant si j’allais l’évoquer dans le cadre d’une grande réunion.

La question: «Pourquoi Dieu permet-il?» est en fait en deçà de la réalité. En effet, non seulement Dieu *permet,* mais Dieu *accomplit* des choses terri­bles! Le saviez-vous? Pour moi, Dieu assume la res­ponsabilité de tout ce qui se produit.

C’est le 5 mars 1943 qu’eut lieu la première grande attaque aérienne contre Essen. Les bombardements ont cessé; nous sortons de nos abris. Consternation: tout brûle. Je dis à mon épouse: «Chérie, l’air est ir­respirable; prends les enfants et va dans un endroit iégagé!»

De mon côté, j’essaie d’éteindre l’incendie. Tout lutour, les maisons sont en flammes. Les occupants les ont abandonnées. Je suis seul dans ce brasier. J’ai­merais tant sauver quelques affaires, notamment mes livres, quelques souvenirs des enfants et des bricoles. J’entre dans la maison, ouvre le robinet d’eau. Hélas! Plus d’eau! Les canalisations sont sans doute été dé­truites. Je me sens impuissant. Une sourde colère gronde en moi. Contre qui? Je ne le sais pas exacte­ment. Contre les Américains? Contre Hitler? Peut- être même contre Dieu?

Soudain, une idée me passe par la tête. Vous connaissez sans doute ce livre de méditations quoti­diennes publié par les Frères Moraves. Chaque jour est proposée au lecteur une méditation sur un verset de l’Ancien Testament et une sur un verset du Nou­

74

veau. Or ce matin-là, en famille, nous avions lu le pas­sage indiqué. Savez-vous quel était le verset mention­né? Celui du prophète Amos: «Arrive-t-il un malheur dans une ville, sans que l’Eternel en soit l’auteur?»

«Seigneur, lui dis-je alors, tu as détruit ma maison. C’est terrible, certes, mais en même temps c’est apai­sant de savoir que c’est toi qui l’as fait, car tu en as le droit.»

J’ai raconté cette histoire à un jeune homme un jour. «Dieu n’est pas inoffensif, il accomplit des cho­ses terrifiantes», lui ai-je déclaré. Il me rétorqua: «Bon! Si Dieu est responsable de tout ce qui se passe, alors c’est de sa faute si je pèche! C’est formidable! Pourquoi se priver? Je peux pécher sans vergogne, puisque c’est Dieu qui est le coupable!»

Je lui ai répondu: «C’est exact, mon ami. Si tu som­bres dans des péchés abominables, c’est à cause de Dieu! Car la Bible déclare: “C’est pourquoi Dieu les a livrés à l’impureté... à des passions infâmes... à leui sens réprouvé, pour commettre des choses indi­gnes...” (Rm 1). On en voit les conséquences: men­songes et querelles dans les foyers, immoralité et guerres.»

L'obligation de pécher est déjà un aspect du juge­ment divin! S’il y a dans l’auditoire des gens qui sont sous la puissance du péché, au point, par exemple, de ne pas pouvoir vivre autrement qu’en perpétuels con­flits avec leurs voisins, ils sont sous le jugement de Dieu. Ils sont *obligés* de haïr, parce qu’ils n’ont pas rendu gloire à Dieu. Cette pensée devrait nous faire frémir d’effroi! Dieu a pris une décision terrible: «Il les a livrés»! La question initiale prend donc un autre

75

relief: «O Dieu, tu nous livres à l'impiété, et tu gardes le silence!Tu laisses le monde s’enfoncer de catastro­phes en catastrophes, et tu ne dis rien! L’homme blas­phème et t’ignore délibérément, et tu ne réagis pas! Seigneur, que les ténèbres sont épaisses!»

C’est une question angoissante que celle qui monte de la terre vers Dieu: «Comment Dieu peut-il laisser faire?» Quand on y réfléchit de plus près, on se rend compte que Dieu est à redouter. Je ne redoute per­sonne autant que le Dieu vivant!

Un jour, j’eus une discussion avec un journaliste. La discussion risquait de se prolonger; je lui dis alors sans détour:

«Vous savez, je n’aime pas les discussions. Elles m’ennuient et n’aboutissent généralement nulle part. Dites-moi, avez-vous déjà eu, oui ou non, peur de Dieu?

* Non! Peur du bon Dieu? Comment cela serait-il possible?
* Dans ces conditions, il est inutile que nous pour­suivions notre entretien, car vous ne connaissez pas la réalité.»

Le plus grand tort de notre siècle, c’est de ne plus craindre Dieu. Et dans les églises, au lieu de crier de toutes nos forces: «Attention! Dieu est redoutable! Craignez-le», nous contribuons à donner de lui l’image d’un Dieu bonasse, d’un Dieu grand-père!

Nous mourrons tous un jour, car nous n’avons qu’une vie. Lorsque nous nous tiendrons devant Dieu, tout seuls, nous saisirons soudain la portée de cette parole: «Il les a livrés...»

76

1. Pour donner une réponse honnête à la question po­sée en début de ce chapitre, je vais de nouveau évo­quer un épisode de ma vie. Mais auparavant, permet- tez-moi de vous faire remarquer que nulle part dans ce monde, où que je porte les regards, je ne vois de preuves de l’amour de Dieu. Voici une famille heureu­se. Soudain, le fils se fait renverser par une voiture et meurt. Fin du bonheur. Pourquoi?

Tout ce que le monde nomme bonheur repose sur des pieds d’argile. Dieu nous aime-t-il encore?

Vers la fin de la guerre, Essen fut une fois de plus soumise à un violent bombardement.Trois jours plus tard, je m’aventurai dans la rue. La nuit tombait. Je cherchais à faire une étude biblique dans un abri quel­conque. Tout à coup, mon pied buta contre ce que je crus être un pan de mur renversé; mais en m'appro­chant, je constatai que ce n’était pas un pan de mur: c’était un cadavre. Cela faisait trois jours qu’il était là. Il me vint un verset de l’Ecriture à l'esprit: «Vos ca­davres recouvriront les rues comme de la boue.» Je me révoltai et me dis: «Pourquoi Dieu nous a-t-il li­vrés ainsi?» quand un homme sortit d'une cave et se dirigea vers moi. «Vous trouvez cela épouvantable? Je vais vous montrer autre chose. Suivez-moi!» me dit-il. Il me conduisit dans la cour d’un bâtiment ad­ministratif où avait été construit une casemate. L’édi­fice avait été soufflé par une mine aérienne.Tous ceux qui se trouvaient à l’intérieur avaient trouvé la mort. Ce jour-là, des hommes étaient occupés à sortir les corps. Ils furent allongés dans la cour. Soixante-dix cadavres étaient là, sur le sol. Des femmes marquées par le chagrin. Ces femmes-là ne s’étaient sans doute

*Tl*

jamais beaucoup préoccupées de la grandeur de l’Al­lemagne! Elles voulaient seulement vivre. Et des en­fants! Je pensais alors à un tableau de LudwigThoma représentant des enfants qui dansaient autour d’un arbre dans un pré. Ils étaient là, ces enfants, déchar­nés, au visage bleui. L’homme avait disparu. La nuit étendait son voile sombre sur ces corps et sur les rui­nes de la ville. Le bruit d’une gouttière, secouée par le vent, ajoutait une note sinistre à ce tableau apoca­lyptique. En même temps que l’indignation, un doute s’empara de moi. Qui pourrait me le reprocher? «O Dieu, comment as-tu pu permettre cela? Tu en es même l’auteur! Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi ne dis-tu rien?» Je vous livre ici le reflet exact de mes pensées. Au même moment me vint à l’esprit un texte de la Bible: «Dieu a tant aimé le monde qu’il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne pé­risse pas, mais qu’il ait la vie éternelle». Dieu se tait.

lieu se drape dans l’obscurité. Que de mystères qui e dépassent! Mais il y a une lueur, un phare: c’est la -roix de Jésus-Christ. Là se voit l’amour de Dieu. Dieu a tant aimé le monde... Notre monde avec ses atrocités et ses horreurs, avec son impiété et sa débau­che. Notre monde duquel s’élèvent des voix préten­tieuses: «Pourquoi?» Ce monde, Dieu l’a tant aimé «qu’il a donné son Fils unique».

Lorsque quelqu’un me dit: «Ne m’importunez pas avec votre christianisme!», je lui réponds: «Pourtant, c’est aussi pour toi que le Fils de Dieu est mort!» Même celui qui patauge jusqu’au cou dans le péché doit le savoir: Dieu l’a tant aimé qu’il a donné son Fils unique pour lui!

78

A défaut de comprendre le pourquoi de l'amour de Dieu, ouvrez votre cœur, soyez subjugués par cet amour. «Quel amour Dieu a dû éprouver envers moi pour qu'il livre son propre Fils, son Fils unique, le Sei­gneur Jésus, à la mort!» C’est à la croix que jaillit la source qui me purifie de tous mes péchés. C’est là qu’expire la victime dont le sacrifice expie toutes mes fautes. C’est là que le Médiateur me réconcilie avec Dieu. La croix est la porte d’entrée du ciel. C’est là que l’amour de Dieu est offert à tous, au sceptique, au pécheur, au pharisien. Il est donc vain de critiquer Dieu: «Pourquoi agis-tu ainsi?» Cette question res­tera toujours sans réponse. Nous ne sommes pas les conseillers de Dieu. Je préfère vous conduire au lieu où Dieu a prouvé son amour. Là, vous ne lui deman­derez plus: «Pourquoi agis-tu de la sorte?»

Celui qui a trouvé la paix avec Dieu par Jésus- Christ, n’éprouve plus le besoin de questionner Dieu car il a trouvé un refuge dans l’amour de Dieu.

Je refuse désormais de discuter avec les gens sur k «Pourquoi Dieu permet-il?». Je vais droit au but: «Convertissez-vous au Seigneur Jésus, leur dis-je. Cherchez-le jusqu’à ce que vous le trouviez, puis abandonnez-lui votre vie. Alors, vous obtiendrez la paix, le pardon, la grâce, le bonheur, l’espérance. Vous deviendrez enfants de Dieu. Vous n’éprouverez plus le besoin de demander des comptes à Dieu: “Pourquoi fais-tu ceci ou cela?”» Les enfants ne sa­vent pas et ne comprennent pas tout ce que leur père fait.

J’espère que vous ne vous méprenez pas sur le sens de mes propos! Il est impossible d’épuiser un tel sujet

79

en si peu de temps. La difficulté est de taille. Mais je désire encore attirer votre attention sur deux choses.

Vous avez sans doute remarqué que mon exposé est très teinté par mon expérience personnelle. Dieu m’a conduit de telle manière que j’ai connu parfois des passages très sombres. Je n’apercevais aucune lueur. Alors le visage de Jésus-Christ brillait pour moi d’un éclat particulier, et sa voix avait des accents inou­bliables: «Ne crains rien; je t’ai racheté, je t’ai appelé par ton nom, tu m’appartiens.»

Il y a dans l’auditoire des personnes qui sont dans la peine. Une jeune fille me disait ce matin, d’un air désespéré: «Je n’ai plus le goût de vivre. Je n’en peux plus. Je n’en peux plus!» Ce n’était pas une femme âgée, comme on pourrait le croire. Ses paroles expri­maient toute l’amertume de son âme. J’en fus tout re­tourné, et malade! Peut-être y a-t-il ici des personnes ui sont dans cet état d’âme et qui sont tentées 'abandonner le combat de la vie en disant: «Je n’en peux plus. A quoi bon vivre?»

Savez-vous qu’en R.F.A., il y a plus de décès par suicide que par accidents de la route? Et que plus de la moitié des victimes sont des jeunes de moins de vingt ans? Quel découragement s’est emparé de notre jeunesse! Oh! combien je voudrais vous montrer l’éclat de la lumière qui jaillit de la croix de Jésus! Si vous traversez la sombre vallée, ne focalisez pas votre attention sur le «Pourquoi?», autrement dit sur la cause. Essayez plutôt de découvrir le «Pour quoi?», c’est-à-dire la finalité.

Une histoire vous fera mieux comprendre ce que je veux dire. Cette histoire, je l’ai déjà racontée maintes

80

fois, et elle a été enregistrée des centaines de fois. Tant pis! Je la raconte une fois de plus. Elle cadre bien avec cet exposé. Elle fait partie de mes plus bel­les expériences de pasteur.Tout frais émoulu de la Fa­culté deThéologie, j’avais été nommé dans un district minier. C’était épouvantable! Tout le monde était athée. Peu à peu il se constitua cependant un cercle d’hommes croyants. Ils avaient tous entre vingt et trente ans. Dieu les avait arrachés à leur incrédulité. La prédication de la croix attirait les gens à Jésus- Christ. Un beau jour, ces hommes vinrent me trou­ver. «Dis, Busch - nous avions pris l’habitude de nous tutoyer - il y a de nouveau eu un accident à la mine. Un bloc de charbon est tombé sur Amsel et lui a brisé la colonne vertébrale. Le pauvre garçon est paralysé des membres inférieurs. Il est profondément abattu. A l’hôpital, les médecins n’ont rien pu faire. Il vient de rentrer chez lui. Va donc lui rendre visite.»

Je me rendis donc chez Amsel. Quel spectacle quand la porte s’ouvrit! J’avais l’impression d’être dans l’antichambre de l’enfer. L’infirme était assis dans sa chaise roulante; autour de lui, des gueules noires en train de jouer aux cartes. De fréquents ju­rons ponctuaient la partie. Quel vacarme! Et quelles effluves! L’alcool coulait dru. Quand les gaillards m’aperçurent, il y eut un moment de calme. Qui ne dura pas. «La grive noire!» (J’avais pourtant revêtu un imperméable clair. De plus, j’étais blond. Mais pour eux, j’étais quand même la grive noire!)

Le malheureux donna libre cours à tout le venin accumulé. Je le vois encore devant moi. C’était un homme corpulent, un homme taillé dans le roc.

81

«Maudit pasteur! Où était donc ton Dieu quand le bloc de charbon s’est détaché de la galerie et s’est abattu sur mon dos? S'il y avait un Dieu, comment au­rait-il pu permettre une chose pareille? Pourquoi m’a-t-il frappé ainsi?»

Je ne savais que répondre. J’étais mal dans ma peau dans cet environnement. On voit bien que l’en­fer commence parfois ici-bas! C’est le monde sans Dieu, un monde de désespoir. Des larmes se mirent à rouler sur mes joues. Incapable de prononcer la moindre parole, je sortis. Le lendemain, je dis aux mineurs qui m’avaient suggéré cette visite: «Mes amis, il n’y a rien à faire. J’ai été accueilli par une telle hostilité qu’il n’y a pas moyen de placer un mot!»

Mais les gueules noires, derrière une apparence rustre, cachent un grand cœur. Nous avions une toute petite salle dans laquelle se tenaient les réunions d’étude biblique. Le lundi suivant, à l’heure habi­tuelle des réunions, qui vois-je devant moi, dans une salle archicomble? Amsel dans sa chaise roulante! Ses camarades mineurs l’avaient cherché. Je ne sais pas s’ils lui avaient demandé la permission de l’amener! Sur son visage se lisait l’envie de me dévorer! Ce jour- là, le texte médité était celui de Jean 3:16: «Dieu a tant aimé le monde»... qu’il nous épargne les difficul­tés? Non! ... qu’il nous dispense de récolter la tem­pête si nous avons semé le vent? Non! Il nous a tant aimés «qu'il a donné son Fils unique».

J’ajoutai: «Si, dans vos ténèbres actuelles, vous souhaitez découvrir un rayon de lumière, tournez- vous vers Jésus, le Fils de Dieu. Sur la croix, il a ac­compli une œuvre prodigieuse. Des pécheurs, il fait

82

des enfants de Dieu, réconciliés avec Dieu, délivrés du monde, du diable et de l’enfer. Quel que soit le nombre de vos péchés, quelle que soit leur gravité, vous trouverez le pardon auprès de lui. Son sacrifice est suffisant pour pardonner des montagnes de pé­chés! Il est ressuscité d'entre les morts, il vit et se tient à nos côtés dans cette salle malpropre.»

Chaque lundi, je retrouvais devant moi Amsel dans son fauteuil roulant. Au fil des semaines, insensible­ment, son visage s’adoucit. Un changement extraor­dinaire s’opérait en lui. Le visage qui, au début, avait exprimé tant de haine, finit un jour par respirer la paix, la sérénité et la bonté. Je n’ai pas le temps de vous raconter comment, non avec moi mais avec l’aide d’un ami, il invoqua le nom du Seigneur Jésus confessa ses péchés, crut et fut sauvé.

Peu avant qu’il ne quitte Essen-Ouest pour aller h biter dans une petite cité, où il mourut quelque temp après, je lui rendis une dernière visite. Ce dernier en­tretien est resté gravé dans ma mémoire. Amsel était assis dans son fauteuil, sur le trottoir et se réchauffait au soleil. Devant la maison qu’il occupait, il y avait une petite marche sur laquelle je m’assis. Je l’appelai: «Amsel, comment vas-tu?

- Merveilleusement bien! Depuis que Jésus est en­tré dans ma famille, chaque jour est comme... euh... comme - il cherchait une image appropriée - comme le jour qui précède Noël! Depuis que je suis en paix avec Dieu, tout le monde se moque de moi! Même les pavés semblent me railler!»

Il marqua une pause et ajouta: «Vois-tu, je sens que je ne vivrai plus longtemps. J’ai déjà un pied dans la

83

tombe. Mais quand j’entrerai dans l’éternité, je ver­rai Dieu. Alors je me prosternerai devant son trône, je l’adorerai et le bénirai en lui disant: “Merci, mon Dieu, d’avoir brisé ma colonne vertébrale!”

* Amsel, tu dérailles! Comment peux-tu dire une chose pareille?
* Non, je ne suis pas fou. Je sais ce que je dis. Mon cher ami, Dieu m’avait souvent appelé, mais je ne l’avais pas entendu. J’aurais continué à mener ma vie sans Dieu, et je serais allé en enfer. Mais Dieu est in­tervenu et m’a paralysé. Grâce à cette infirmité, j'ai rencontré Jésus; j’ai découvert l’amour de Dieu, le pardon de mes péchés et la paix avec Dieu. Sans cet accident qui m’a cloué sur mon fauteuil, je serais allé tout droit en enfer.»

Il ajouta encore ces mots inoubliables: «Busch, mieux vaut entrer paralysé dans le ciel, que de courir lègrement droit en enfer!»

De tels propos sont loin de la théorie! C’est un jmme de chair et de sang, un homme paralysé, assis devant moi, qui venait de prononcer cette grande vé­rité: «Mieux vaut entrer paralysé dans le ciel, que de courir allègrement droit en enfer!»

J’étais profondément ému. Assis à côté de lui, dans cette rue bruyante, je lui dis: «Amsel, Dieu t’a pris à son école, et tu as appris.»Tant que quelqu’un en est au stade de la question: «Pourquoi Dieu permet-il?», il n’a encore rien appris. «Amsel, à l’école de Dieu tu as appris à quoi a servi ta souffrance. Elle a été néces­saire pour faire de toi un enfant de Dieu.»

84

Tantôt par l’amour, tantôt par la souffrance, Seigneur, tu t’es approché de moi;

Allumer dans mon cœur une espérance,

Me prendre tout à Toi.

D’une certaine manière, vous êtes tous à l’école de Dieu. Mais apprenez-vous? Laissez-vous attirer par Jésus, le Fils de Dieu, le Sauveur! C’est à cela que doit servir toute l’obscurité qui vous étreint.

Lorsque vous serez devenus enfants de Dieu, la question: «Pourquoi Dieu permet-il?», ne vous préoccupera plus, parce que vous aurez une espé­rance vivante, celle de la vie éternelle. Quand des nuages menaçants obscurcissent mon horizon, je me dis: «Après tout, Wilhelm, tu n’es pas appelé à de­meurer ici.Ta patrie est au ciel!»

Mais il suffit que je dise de telles choses au coui d’une réunion, que déjà quelqu’un se lève et me lai ce: « Le voilà l’opium du peuple! C’est facile de tran­quilliser les gens en leur faisant miroiter le ciel!»

Un jour, j’entrai dans une vieille masure. A l’inté­rieur, des gens en train de se saoûler. Quelqu’un me salua en disant: «Monsieur le Pasteur, nous vous lais­sons le ciel et les moineaux!» Ce vers est extrait du poème «Wintermàrchen» de Heinrich Heine. Je lui répondis:

«C’est gentil de votre part, mais de quel droit pou­vez-vous me laisser quelque chose qui ne vous appar­tient pas? A mon avis, vous ne pouvez me laisser au­cune place au ciel car vous n’en disposez pas!Tel que je vous vois, vous êtes sur le chemin de l’enfer! Com­ment pourriez-vous me laisser le ciel?

85

— Les pasteurs ne consolent-ils pas les gens en leur faisant espérer le ciel?, répondit-il.

-Ah bon? c’est ce que font mes collègues? En tout cas, pas moi! Je vous le dis franchement: tant que vous vivez loin de Dieu, vous vous dirigez vers l’en­droit où Dieu ne peut plus vous apercevoir. C’est cela la perdition. Je vous en supplie, faites demi-tour! Dieu vous aime. Il a envoyé son Fils pour vous.» Je leur exposai alors la voie du salut par Jésus-Christ.

Je ne cherche nullement à donner l’illusion aux in­convertis qu’ils seront consolés au ciel! Loin de moi une telle pensée! Mais ceux qui appartiennent au Sei­gneur, ceux-là ont la certitude de la vie éternelle; ils ne poseront plus longtemps la question: «Seigneur, comment as-tu pu permettre cela? Pourquoi m’as-tu repris mes garçons?» J’attends. Dans quelques an­nées, quand je me tiendrai devant lui, il me dira pour­quoi il l’a fait.

86

**Trois appels à la repentance**

L’Esprit de Dieu, l’Esprit-Saint, descendu sur terre le jour de la Pentecôte, a le pouvoir d’éveiller la cons­cience, de donner la vie spirituelle. C’est de la plus haute importance.

Quand un être sort de sa léthargie spirituelle, des brumes du monde, quand il cesse de se confier en lui- même et de mépriser Dieu, quand il renonce à son in­différence, à ses péchés et à sa propre justice, généra­lement, la première chose qu’il cherche à faire, c’est lire la Bible. Cela vient tout naturellement.

D’emblée, il se heurte à une difficulté de taille: comment aborder ce Livre? Il est si volumineux! Par quel bout commencer? Il contient tant de choses in compréhensibles!

J’étais encore tout jeune chrétien lorsqu’un ami m’a prodigué un sage conseil. «Quand je lis la Bible, me dit-il, je laisse glisser l’ancre de mon âme jusqu’à ce qu’elle trouve un fond où elle s’accroche. J'ouvre le livre des Psaumes, ou l’évangile selon Jean, et je com­mence à lire. Je lis, même si les mots ne me disent rien.Tout à coup, un mot éveille mon attention. L’an­cre de mon âme s’y fixe. Je m’arrête à ce mot.»

C’est un bon conseil que je vous transmets volon­tiers. Tirez-en profit lorsque vous lisez la Bible. Je l’ai appliqué ce matin, lors de ma méditation personnel­le. Je lisais le psaume 6, l’un des grands psaumes de

87

repentance de David. A la lecture de ces psaumes, on ne peut s’empêcher de penser que nous n’avons plus la même sensibilité morale et spirituelle; nous som­mes devenus superficiels. Quelle sensibilité, quelle profondeur d'âme chez ces hommes qui ont écrit les psaumes!

Je lisais ce psaume en laissant l’ancre de mon âme glisser sur les mots. Elle s’est accrochée aux paroles du verset 5: «Reviens, Eternel, délivre mon âme!» Cinq mots seulement, mais cinq mots qui cachent tout un monde de détresse et de désespoir: «Délivre mon âme!»

En méditant ces mots, j’eus comme l’impression qu’une main invisible les avait légèrement modifiés et avait écrit: «Sauve mon âme!» La main sembla jon­gler avec ces mots et leur donner vie. Je me sentis pro­che de David et de son cri, nourri d’une foi vivante. Sous le titre de «Trois appels à la repentance», je vou­lais vous livrer le fruit de mes réflexions.

1. **L’appel de la détresse intérieure**

«Reviens, Eternel, délivre mon âme!» Je ne sais pas si vous avez déjà formulé cette prière ou une prière semblable. C’est la prière d’une conscience éveillée et terrifiée par la sainteté de Dieu.

Le Seigneur Jésus n’a-t-il pas déclaré un jour: «Craignez plutôt celui qui peut faire périr l’âme et le corps dans la géhenne!» Une telle parole peut un jour s’emparer de nous et nous épouvanter.

88

Il est souvent question de la crainte - ou de l'épou­vante — de Dieu, dans les Saintes Ecritures. Lorsque Dieu précipita Pharaon et son armée dans la mer Rouge, les Egyptiens furent saisis de frayeur. Quand les hommes se rendent compte que Dieu est là, ils sont effrayés. Alors, ils le supplient: «Eternel, délivre mon âme!»

La Bible fourmille d’exemples de telles prières ins­pirées par une grande détresse intérieure. En voici quelques-uns. L’évangéliste Luc nous rapporte le cas d’un homme riche qui n'a jamais pris la parole de Dieu très au sérieux. Il ne se révolte pas contre elle, mais elle le laisse indifférent. Un jour, il voit des mil­liers de gens sortir de chez eux et aller à la rencontre d’un homme précédé d’une solide renommée. C’est Jésus qui doit passer dans la ville. Mais la foule est ■ dense et Zachée - ainsi s’appelle notre homme - si f tit, qu’il ne voit d’autre solution, que de grimper da un arbre pour voir Jésus. De son perchoir, il aperço Jésus. Zachée ne dit rien, mais intérieurement son cœur crie sans doute: «Reviens, Seigneur, et délivre mon âme! »I1 en avait fallu des années, avant qu’il puisse formuler cette prière! Et cette jeune femme qui s’est plongée dans les plaisirs d’une vie sensuelle. Peu à peu, elle sombre dans la débauche et finit par devenir une prostituée notoire. Un jour, elle fait ir­ruption dans une pièce où se trouve Jésus. Elle tombe à ses pieds, et pleure toutes les larmes de son corps. Chaque larme est comme une prière: «Seigneur, re­viens et délivre mon âme!»

Il y a aussi cet homme vivant sur les bords du lac de Génésareth. Il était possédé. Des démons ont élu

89

domicile dans son cœur. Combien de personnes ici présentes pourraient aussi dire de leur cœur qu’il abrite des démons! Un jour, cet homme rencontre Jé­sus et lui crie: «Eloigne-toi!» Mais pour Jésus, cet «Eloigne-toi!» signifie en réalité «Reviens et délivre mon âme!»

Je pense encore à cet homme encore jeune cloué sur une croix. C’est un malfaiteur. Condamné à mort pour ses délits, il souffre cruellement. A l’approche de la Faucheuse, on jette sur sa vie un regard si diffé­rent! L’homme médite sur sa vie passée. L’effroi le sai­sit, non en raison de ce qu’il endure, mais à la pensée de ce qui vient! A cet instant, il jette un regard sur un autre homme, crucifié lui aussi, juste à côté de lui. C’est Jésus. Il lui dit en substance: «Reviens, divin crucifié, délivre mon âme!»

Je mentionne enfin le cas d’un homme instruit et ntelligent, mais qui vouait une haine farouche à Evangile. Vous l’avez deviné, il s’agit de Saul deTar- e. Il devint un redoutable persécuteur des chrétiens. Il ne supporte pas la doctrine de la croix. Il la combat de toutes ses forces. Un jour, sur le chemin qui conduit à Damas, Saul rencontre Jésus. Cette rencon­tre le laisse aveugle durant trois .jours. Puis on ap­prend qu’«il prie». Que peut-il demander à Dieu si­non: «Reviens, Seigneur, et délivre mon âme!»?

On pourrait multiplier les exemples. Je suis per­suadé qu’il y a aussi parmi vous des personnes qui re­prennent cette prière à leur compte, des hommes et des femmes dont le cœur crie secrètement: «Tourne- toi vers moi, Seigneur, délivre mon âme!» A tous ceux qui font leur cette supplication, à tous ceux qui sou­

90

pirent après la délivrance, j’aimerais rappeler que cette prière a toujours été exaucée. Le Seigneur Jésus a accueilli Zachée, il a promis le paradis au brigand repentant, il a pardonné les nombreux et graves pé­chés de la femme «de mauvaise vie»; de Saul deTarse il a fait l’apôtre Paul, ce puissant témoin de l’Evangi­le. Il a délivré les possédés de la puissance des dé­mons. Oui, cette supplication a toujours été exaucée. Tous ceux qui l’ont prononcée en ont fait l’expérience et sont devenus des témoins vivants de la grâce libéra­trice.

Pourtant, je crains qu’il ne se trouve aussi ici des gens qui ne comprennent pas encore de quoi je parle. Pour quiconque a éprouvé l’envie de faire cette priè­re, parce qu’il a pris conscience de son état véritable, les choses ont pris un autre relief. Jusqu’alors, d' nombreux soucis assaillaient son cœur: maladie: problèmes familiaux, difficultés financières, et qu sais-je encore? Maintenant, ces soucis sont passés au deuxième plan. Ils se sont effacés au profit d’une préoccupation beaucoup plus importante: «Tourne- toi vers moi, Seigneur, délivre mon âme!»

Cette prière fait véritablement de nous des hom­mes. Cela peut vous paraître étrange et exagéré, mais c’est la stricte vérité.

Tant que nous n’avons pas prononcé ces mots, nous sommes comme des moutons de Panurge, nous sui­vons aveuglément la grande masse, au gré des modes; nous sommes comme des girouettes poussées au gré des vents. Au moment où son cœur s’éveille et s’écrie: «Tourne-toi vers moi, Seigneur, et délivre mon âme!», l’homme se retrouve seul devant Dieu. Alors,

91

il affiche sa personnalité. Hélas, la plupart redoutent ce moment où ils sont seuls devant Dieu.

Sachez-le pourtant: l’instant où l’homme perdu, sur qui plane la menace de la colère divine, l’instant où cet enfant de l’enfer devient un enfant du Dieu vi­vant, cet instant-là marque le début d’un grand chan­gement dans la vie. C’est la prière: «Seigneur, tourne- toi vers moi et délivre mon âme!», qui l’amorce.

1. **L’appel de Dieu**

Procédons à de tout petits changements dans cette prière pour en faire un appel de Dieu adressé à l’homme: «Reviens, ô homme, et délivre ton âme!» Par ces paroles, Dieu appelle tous les hommes: «Reviens, fais demi-tour, ô homme, et sauve ton âme!» C’est une exhortation qu’on trouve presque textuellement dans un récit poignant de l’Ancien Testament.

Sodome est une ville mûre pour le juste châtiment de Dieu, tant sont nombreuses ses iniquités. Le ver­dict est tombé: la ville sera détruite.

Mais dans cette ville abominable vit Lot, un homme que Dieu a choisi, qu’il estime être juste et qu’il veut donc soustraire à la catastrophe qui va s’abattre sur la cité. Il lui envoie donc deux messagers célestes qui ordonnent à Lot de quitter la ville: «Hâte-toi de sortir de Sodome, car avant le lever du jour, la ville sera entièrement anéantie!» La colère de Dieu allait fondre sur la ville. Oui, Dieu peut se mon­trer terrifiant!

92

Lot se prépare. Il rassemble quelques affaires. Mais il traîne. Il a du mal à tout quitter, à tout aban­donner. Il ne met pas en doute la menace de Dieu; pourtant, ses pieds se font de plomb quand il s’agit de sortir de la maison et de la ville. Pressés par le temps, les deux messagers le saisissent de force et le mènent hors de la ville. Là, ils lui disent: «Sauve-toi, pour ta vie! Ne regarde pas derrière toi!» N’est-ce pas en quelque sorte le message que Dieu nous adresse ce matin: «Tourne-toi, ô homme, sauve ton âme!»?

Chers amis, nous aussi nous vivons dans un monde sur qui plane une épée de Damoclès: le jugement de Dieu.Tout le monde est d’accord sur ce point. Pensez à notre peuple allemand. Il en a connu des épreuves, et malgré cela, il reste indifférent aux appels de Dieu. Si Dieu est vivant, quel espoir subsiste-t-il pour notre peuple? A mon avis, aucun. C’est vrai pour le monde tout entier. Notre civilisation est mûre pour le juge ment de Dieu. D’où l’utilité d’un jour de jeûne et de repentir. Nous vivons dans une immense Sodome, dont la ruine a été décidée. Mais Dieu, dans sa com­passion, vient au-devant de nous et nous dit: «Tourne- toi vers moi, et sauve ton âme!»

Ce demi-tour s’appelle une conversion. C’est un mot que l’on n’aime plus entendre. Des chrétiens - oui, des chrétiens - et des païens haussent les épaules quand ils entendent parler de conversion. On est en train de bâtir un christianisme qui n’a plus besoin de conversion! Un christianisme où Dieu et le diable coexistent pacifiquement. Un christianisme dans le­quel l’homme se met à l’écoute de la parole de Dieu, le dimanche matin, et pèche allègrement et la cons­

93

cience tranquille, le dimanche soir. En somme, le christianisme de la coexistence pacifique entre So- dome et son Juge!

Nous essayons de promouvoir un christianisme dans lequel l’Eglise approuve les œuvres coupables du monde. Désormais, l’Eglise «bénit» tout, du car­naval à la bombe atomique! Un christianisme dans le­quel l’esprit du monde régit l’Eglise.

Nous inventons un christianisme dans lequel l’homme se déclare chrétien, tout en étant animé de l’esprit de ce siècle. Au mépris des souffrances atro­ces du Fils de Dieu, mort pour nous racheter. Au mé­pris de la Bible qui affirme: «Le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde» (Ga6:14).

Je me souviens d’une certaine prédication de mon ami Friedrich Grâber, que les plus vieux parmi nous mt certainement connu. C’était un grand prédica- jur. D’ailleurs, reconnaissons que Dieu, dans sa ,râce, a accordé à notre ville d’Essen, des hommes re­marquables! Dans ce sermon, Friedrich Gràber dé­clarait: «Quand tu es dans une calèche dont le diable tient les rênes, tu as beau faire flotter au vent un dra­peau chrétien, véhiculer une grande cargaison de Bi­bles et même inviter à tes côtés tous les dignitaires de l’Eglise, la calèche se dirige néanmoins droit en en­fer!»

Vous saisissez la leçon? Si tu es dans ce cas, hâte-toi de sauter en bas! «Tourne-toi vers moi, ô homme, et sauve ton âme!»

Il suffit de parcourir le NouveauTestament pour se rendre compte que c’est un livre étrange. Il ne s’at­tarde pas sur d’interminables discussions théologi­

94

ques - ce dont notre monde est particulièrement friand! Il ne distille pas des tranquillisants à bon compte pour des inconvertis «qu’il faut ménager»! Du début à la fin, le NouveauTestament se fait l’écho d'un cri, comparable au «Sauve qui peut!» qu’on en­tendrait sur un navire en détresse. Le NouveauTesta­ment, comme la Bible tout entière, lance un solennel avertissement: «Sauvez-vous!» Oui: «Tourne-toi vers moi, et sauve ton âme!»

Pensons à la première Pentecôte. C’était un grand jour, l’occasion d'une grande fête. Des milliers de pè­lerins étaient à l’écoute de la parole de Dieu. Pierre n’aurait-il pas dû tenir compte de ce nombre impres­sionnant d’auditeurs, de leurs origine variée, de leur «milieu socio-culturel» différent, et tenir un discours moins virulent? N’aurait-il pas dû aborder son thèm d’une façon plus progressive, de manière à habitu< lentement son auditoire aux vérités bibliques? Pier n’a rien fait de tout cela! Savez-vous ce qu’il a déclan sans ambages? «Sauvez-vous de cette génération per­verse!» (Ac2:40). Dieu avait adressé les mêmes paro­les à Lot.

En ce jour de jeûne et de repentance, il est bon, mes chers amis, de prêter une oreille attentive à la voix du Dieu vivant: «Tourne-toi vers moi, ô homme, et sauve ton âme!» Dieu demande un demi-tour radi­cal.

95

**3. L’appel de la foi**

Continuons à jongler avec les mots de notre verset, pour en arriver à ce qu’exprime la foi: «Tu te tournes vers moi, Seigneur, et tu sauves mon âme!» Voilà ce qu'affirme la foi authentique, la foi vivante, celle qu’inspire le Saint-Esprit, celle qui regarde à la croix du Seigneur Jésus.

Cette confession m’amène au cœur du plus grand miracle de toute l’histoire du monde. Je n’en saisirai jamais tous les tenants et les aboutissants. Il est tout simplement inconcevable que le Dieu vivant, qui nous a en abomination, ne nous ait pas abandonnés à notre triste sort. Qu’il soit de haute moralité - et sou­vent orgueilleux par la même occasion - ou pécheur invétéré, l’homme est en abomination au Seigneur, le ne puis subsister devant ce Dieu saint. J’ai beau aire tous mes efforts, je suis et reste un homme dé- hu. Mais ce Dieu saint ne ferme pas la porte au dialo­gue, et ne se retranche pas dans sa tour d’ivoire. Au contraire, il ouvre toutes grandes les portes d’accès à lui; il descend parmi les hommes, et se tourne vers eux. «Seigneur, tu te tournes vers moi, et tu sauves mon âme!» C’est un Dieu qui tend les bras.

Une des paroles les plus saisissantes de l’Ecriture a été prononcée par le prophète Osée. J’entends d’ail­leurs encore le ton particulier sur lequel ma mère pro­nonçait le nom des deux villes en question. «Te traite­rai-je comme Adma?Te rendrai-je semblable àTse- boïm?» (Osée 11:8). C’étaient deux villes qui dans la tourmente politique de l’époque avaient connu le même sort que Cologne et Essen, à la fin de la

96

Deuxième Guerre mondiale. Voilà ce que le Seigneur nous dit aujourd’hui: «Que ferai-je de toi?» Dois-je te juger comme j’ai jugé Adma? Dois-je te réserver le même sort qu’àTseboïm? Mais le prophète inspiré poursuit: «Mon cœur s’agite au-dedans de moi, tou­tes mes entrailles sont émues!» C’est pourquoi Dieu a déchiré le ciel et envoyé son Fils.

Mes amis, rendons-nous, par la pensée, au mont Golgotha. Jésus y est cloué sur la croix. Voilà jusqu’où est allé Dieu dans son élan de compassion. Quand je suis indisposé contre quelqu’un, je lui ferme mon cœur. Pas Dieu. Au contraire, il a ouvert le sien pour les pécheurs. C’est prodigieux!

Ce retour à Golgotha, chacun doit le faire person­nellement. Au pied de la croix, ouvrons notre cœur au Seigneur, déposons publiquement toute notre agite tion, tous nos péchés. «Tourne-toi vers la croix, e sauve ton âme!»

J’aime l’Eternel, car il entend ma voix;

Il a penché son oreille vers moi;

Je l’invoquerai toute ma vie.

J’aime l’Eternel, j’aime l’Eternel.

Il a délivré mon âme de la mort,

Mes yeux des larmes

(pour qu’aujourd’hui je puisse rire),

Mes pieds de la chute

(et je sais que je suis sur le Roc);

L’Eternel est miséricordieux et juste,

Il est plein de compassion.

» A i

97



Je souhaite ardemment que notre cœur se laisse convaincre par ces trois appels: celui de notre cons­cience effrayée: «Seigneur, tourne-toi vers moi, et sauve mon âme!», celui de Dieu: «Tourne-toi vers moi, ô homme, et sauve ton âme!», et que nous n’ayons ni repos ni répit tant que nous n’aurons pas confessé: «Tu te tournes vers moi, et tu sauves mon âme!»

**Seigneur, envoie ta lumière!**

Je méditerai une parole du psaume 43: «Envoie ta lumière et ta vérité!» (v. 3).

Devant le magasinWeigle, nous avons un espace ré­servé aux jeux des enfants. Le dimanche matin, il sert de parking aux voitures. La rue qui lui donne accès est barrée par des poteaux en pierre, reliés entre eux par des barres de fer. Les automobilistes sont mécon­tents de ne pas pouvoir emprunter cette place, mais il faut reconnaître que c’est une bonne chose de leur en avoir interdit l’usage. En effet, les nombreuses ma­nœuvres effectuées autrefois sur cette place par les camions l’ont considérablement endommagée. Les barres de fer constituent des agrès idéaux pour jeunes en mal d’exercice physique! Ils les utilisent comme poutres et barres fixes. J’avoue que je suis bien tenté d'imiter ces jeunes, mais de nuit, et de préférence par temps d’épais brouillard!Tout récemment, j’ai pu ob­server un groupe de bambins de trois à cinq ans envi­ron, essayant de marcher sur ces barres métalliques. Quel tumulte! C’était à qui se vanterait de la plus grande prouesse! «Regarde-moi! J’arrive à marcher sur la barre!» Apeine le petit garçon avait-il prononcé ces mots, qu’il perdait l’équilibre et devait sauter en bas. Un autre, légèrement plus âgé, ne voulant pas être en reste, s’aventura sur la poutrelle métallique. «J’y arrive mieux que toi», lança-t-il à l’adresse du

99

premier. Il en fut descendu de force par une grappe de mains accrochées à ses vêtements. Je me dis alors: «Si petits encore, mais ils ont déjà les réactions des grands! “Moi, j’ai pu me payer une Clio!” “Et moi, je me suis offert une 605!” “Nous pouvons nous permet­tre de passer nos vacances en Egypte!” “Nous vous enverrons une carte postale du Canada!”»

Le monde est rempli de forfanteries: «Je peux faire ceci...», «Nous pouvons aller là-bas...». Qu’y a-t-il que l’homme ne puisse plus faire? C’est à celui qui fera davantage ou mieux que l’autre.

Mais ouvrez la parole de Dieu et vous verrez qu’elle ne s’en laisse pas conter. Elle met l’homme au pied du mur. Ainsi, tu prétends pouvoir? Peux-tu croi­re? Mais d’une foi identique à celle d’Abraham, qui ne regardait pas à ce qui était visible! Peux-tu te re­pentir? Le peux-tu vraiment, ô homme vaniteux? Deux-tu te repentir comme le fils prodigue qui fit un lemi-tour complet sur lui-même en disant: «J’ai pé- hé» et qui revint à la maison du père?

L’Ecriture nous pose de telles questions embarras­santes. «Sais-tu prier?» Ce serait beaucoup plus im­portant que de te vanter. Tel est le défi que nous lance notre texte.

Pour ma part, j’aime beaucoup lire les prières contenues dans la Bible. Il y en a tant! Ouvrez les Psaumes, ou le livre de Néhémie, ou celui du pro­phète Daniel! Et que dire de toutes les prières du Nouveau Testament!

Chacune d’elles m’interpelle: «Pasteur Busch, sais-tu prier?» Je me fais alors tout petit et je dois confesser que je ne sais pas prier comme il faudrait.

100

Mais combien j’aimerais apprendre à prier comme ces hommes et ces femmes du Saint Livre!

Vous n’aurez sans doute aucune peine à retenir par cœur le texte qui sert de support à notre méditation: «Envoie ta lumière et ta vérité!» Il s’agit là d’une prière tirée d’un psaume.Tandis que je lisais les Psau­mes dans une attitude de méditation et de prière, mon attention a été accrochée par ce verset: «Envoie ta lumière et ta vérité!» Je vais essayer de partager avec vous les réflexions bénies qu’il m’a inspirées. J’intitulerai mon message: «Une prière remarqua­ble!»

**1. Une prière émouvante et profonde**

Si vous lisez tout ce psaume, vous constaterez que le Psalmiste répète inlassablement: «Je n’en peux plus’ Je ne vois plus d’issue à ma situation!» C’était il y trois mille ans. Mais les choses n’ont pas changé. Ca ce refrain: «Je n’en peux plus! Je ne vois plus d’issue à ma situation!», je l’entends souvent. Il est entonné par les époux dont le mariage bat de l’aile, par des jeunes insatisfaits d’eux-mêmes et qui souffrent des li­mitations qu’impose leur vie.

«Je n’en peux plus!». C’est ce que déclarent les per­sonnes qui vivent dans des conditions difficiles, par exemple quand l’appartement qu’elles occupent est trop exigu pour une famille nombreuse, ou quand el­les ne supportent plus d’avoir l’esprit constamment tourmenté.

Tel est d’ailleurs le cri qui parcourt tout ce psaume,

101

ainsi que celui qui le précède car en réalité les psau­mes 42 et 43 n’en font qu'un seul. «Mes larmes sont ma nourriture jour et nuit... Je dis à Dieu: Pourquoi m’as-tu oublié?» Voilà comment s’exprime le Psal- miste.

Chaque fois que je lis le psaume 43, la même image s’impose à mon esprit. C’était à l’époque des violents bombardements. Une nuit, la sirène se met à hurler. La famille au grand complet — car aucun d’entre nous n’avait été évacué - se précipite vers l’abri de la rue Moltke. Chacun s’y rend aussi vite qu’il peut. Mais comme ma vision de nuit est quelque peu déficiente, je ne parviens pas à suivre le rythme imposé par les autres. Je finis donc par me retrouver tout seul au beau milieu de la rue. La nuit est d’encre, car c’est une nuit sans lune. Je ne sais plus vers où diriger mes pas. Et le vrombissement des avions se fait de plus en plus fort; le danger approche. Où aller? Je n’en sais rien. Quelle direction prendre? Où serai-je en sécuri­té? Je suis incapable d’avancer et de reculer.

C’est ainsi que l’on peut s’égarer dans les ténèbres de ce monde. On arrive au bout du rouleau. Les pro­blèmes sont devenus insolubles, les détresses insup­portables, la culpabilité écrasante. L’homme est comme paralysé, ne sachant plus que faire ni où aller. Comme moi, en cette nuit mémorable.

Telle est la situation du Psalmiste. Il ne voit plus d’issue. Mais - chose merveilleuse -, il reste immo­bile et crie au Seigneur: «Seigneur, il fait bien som­bre! Envoie ta lumière! Seigneur, je ne distingue plus mon chemin, envoie ta vérité! Oui, envoie ta lumière et ta vérité!»

102

Voilà le cri lancé par l’auteur du psaume dans son désarroi. Mais son trouble n’affecte pas sa certitude: Dieu est là, tout près de moi. En priant, le Psalmiste étend la main vers Dieu. Il s’en remet entièrement à lui. Parvenu à l’extrême limite de ses possibilités, il ne peut que supplier Dieu d’intervenir en sa faveur.

Mes amis, la semaine passée ce verset a pris pour moi un relief tout à fait particulier. Je dois vous dire que je choisis en général le dimanche soir le texte de ma prédication du dimanche suivant. Parfois, je lis quelques commentaires du passage. Ainsi j’y pense toute la semaine, quand je me déplace et même le soir avant de m’endormir. Après une nuit où le verset: «Envoie ta lumière et ta vérité!» avait occupé mon rêve, au réveil, mon premier regard est tombé sur un tableau accroché au mur opposé. Il s’agit d’une peir ture de Wilhelm Steinhausen, un peintre que j’ connu personnellement et dont j’admire beaucou les toiles. Ses œuvres illustrent merveilleusement cei taines scènes bibliques. Le tableau en face de mon lit représente d’une manière très sobre Jésus posant ses mains sur un aveugle pour lui rendre la vue. Quel vi­sage tourmenté que celui de l’aveugle! Il reflète toute la détresse d’un homme et le farouche désir de voir sa misère prendre fin. Il tend les mains comme s’il vou­lait repousser les épaisses ténèbres qui l’entourent, comme s’il voulait aussi s’arc-bouter contre les ques­tions non résolues de sa vie. Mais en considérant plus attentivement la scène, je crus comprendre que l’aveugle tendait les mains à la manière d’un soldat qui se rend, après avoir jeté ses armes.

Cet homme fait bien de se rendre, car à côté de lui

103

se tient le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus, qui pose ses mains sur les yeux inexpressifs du malade et sur son visage angoissé. Quel coup de pinceau dans cette main de Jésus effleurant le visage inquiet de l’hom­me!

En contemplant cette scène, ce matin-là, j’eus l’im­pression que le malade disait: «Seigneur, je suis à bout! Je n’en peux plus! Envoie ta lumière et ta véri­té!» Et sa prière fut exaucée.

Jésus est précisément celui qui a pu dire: «Je suis la lumière du monde» et encore: «Je suis la vérité et la vie». Il s’est également présenté comme celui que «Dieu a envoyé».

Par conséquent, il répond parfaitement à l’attente du Psalmiste - comme à celle de l’aveugle. Il est «lu­mière»; il est «vérité», il est «l’envoyé» du Père. Alors les yeux de l’aveugle s’ouvrent et il voit Jésus seul; il oit dans les yeux de celui qui est lumière et vérité.

Mes amis, si nous faisons nôtre cette prière, elle sera aussi exaucée. Puissions-nous prier, chaque fois que nous sommes dans le noir: «Envoie ta lumière et ta vérité!» Dieu l’entendra et y répondra. Quant à nous, ayons confiance.Tout est bien, car nous avons un merveilleux Sauveur.

**2. Une prière dangereuse!**

Une prière peut-elle vraiment être dangereuse? Oh oui! Je voudrais mettre en garde tous ceux qui ne prennent pas la prière au sérieux, contre le risque qu’ils courent en demandant à Dieu de leur envoyer

104

la lumière et la vérité. Car si Dieu exauce et envoie sa lumière, tout devient resplendissant; s’il envoie sa vérité, nous découvrons ce qu’il en est de nous- même! Rien n’est plus effrayant que de se voir à la lu­mière de Dieu. Il n’y a rien que l’homme naturel crai­gne plus que de se voir exposé à la lumière. Il préfère discuter des heures entières au sujet de la Bible, plutôt que de s’exposer à sa lumière et de se découvrir tel qu’il est.

Je pense au futur apôtre Paul. C’était un Israélite intègre qui ne manquait jamais de se rendre à la syna­gogue le jour du sabbat. Là il a sans aucun doute chanté ce psaume. J’imagine ce jeune pharisien zélé, fougueux, respectueux de Dieu, en train de chanter et de prier: «Envoie ta lumière et ta vérité!» Un jour Dieu l’exauce. Sur le chemin de Damas, la lumière e la vérité de Dieu enveloppent le pharisien qui ne vo rien d’autre que lui-même, mais lui tel qu’il est réelle ment.

Il n’y avait dans sa vie passée probablement pas de péchés aussi graves que ceux que nous avons commis. Pourtant, elle lui apparaît sous un jour des plus tragi­ques! «Ma vie est un fiasco complet. J’ai fait fausse route. Il se peut certes qu’il y ait aussi de bonnes cho­ses dans ce que j’ai accompli, mais je ne suis pas dans la bonne direction. Toutes mes échelles de valeur sont fausses. J’ai honte de mes actions. J’ai lutté contre Dieu, persécuté Jésus-Christ et mis à mort ceux qui croyaient en lui. Tout était faux, tout était mal, tout était impie!»

Il peut donc être dangereux de prononcer ces mots: «Envoie ta lumière et ta vérité!» Mais, soit dit en pas­

105

sant, il n’y a pas d’autre moyen de devenir enfant de Dieu que de connaître cette illumination. Aucun pha­risien n’est entré dans le ciel.

Je feuilletais récemment les pages du catéchisme. Je me suis alors mieux rendu compte à quel point les hommes qui l’avaient rédigé étaient dans la lumière et dans la vérité. Dans son commentaire au Deuxième article, Luther n’hésite pas à parler de l’homme comme d’un être «perdu et condamné».

De la modération, s’il vous plaît, Monsieur Luther! «Perdu et condamné»? Allons, cette expres­sion ferait même rire un âne aujourd’hui! Vous vous imaginez en train d’interpeller un passant dans la zone piétonne pour lui dire: «Savez-vous que vous êtes perdu et condamné?» Il pensera probablement que vous vous êtes évadé d’un asile d’aliénés!

Le catéchisme de Heidelberg déclare que «notre ature est corrompue» (art. 7), que «par nature je iis enclin à haïr Dieu et mon prochain» (art. 5). MonsieurTout-le-monde dira: «C’est un peu exagé­ré!» Celui qui affirme cela ou qui simplement le pen­se, n’est jamais venu à la lumière de Dieu.

Tant que l’individu n’aura pas prié: «Envoie ta lu­mière et ta vérité!», il pourra se considérer comme le meilleur des hommes. Il n’aura aucun mal à énumé­rer toutes ses qualités, à vanter ses mérites. Sa devi­se? «Bien faire et laisser braire». Jusqu’à l’heure de la mort, il se persuadera que Dieu a toutes les raisons d’être satisfait de la vie qu’il a menée. Mais, qu’il le veuille ou non, la mort l’introduit alors dans la clarté et la vérité de Dieu, et tous ses péchés seront dévoi­lés. Après quoi, vient le Jugement.

106

Voilà pourquoi la prière: «Envoie ta lumière et ta vérité!» comporte un grand risque.

Je n’oublierai jamais la réflexion d’un ami, au re­tour d’une réunion particulièrement bénie. Nous étions dans le métro de Berlin, plongés tous deux dans une profonde méditation. Cet ami rompit enfin le silence et dit d’une voix qui trahissait son émotion: «Je me suis rencontré!» Jusque-là, il n’avait fait que traverser simplement la vie. Sans savoir vraiment qui il était.

Un cantique de Paul Gerhardt dit: «Non, rien en ma personne n’est digne d’être aimé» *(Ailes de la Foi,* n 126). Ce sont des paroles que l’on chante facile­ment, sans même y prêter toute l’attention qu’elles méritent. On les prononce sans trop y croire, jusqu’au jour où l’on se découvre dans la pleine lu mière de Dieu. Alors on prend conscience qu’elle sont vraies.

Confesser: «Rien en ma personne n’est digm d’être aimé», ce n’est pas afficher un pessimisme mor­bide, ni vouloir à tout prix paraître misérable. C’est l’aveu sincère d’un homme à qui Dieu a envoyé sa lu­mière.

Mais ce n’est pas tout. On peut encore tirer une le­çon importante de cette prière. En même temps que Dieu éclaire les égarements de notre propre cœur, il illumine la croix de son Fils. On peut appliquer à ces deux réalités le principe des vases communicants. Tout en nous montrant notre état de perdition, Dieu, par sa lumière, nous fait voir la croix du Seigneur Jé­sus. En nous découvrant tels que nous sommes, nous nous prenons en dégoût et détournons le regard de

107

nous-mêmes pour le porter sur Jésus crucifié. Sur le mont Golgotha, la lumière et la vérité se sont embras­sées. Mais il y a là plus que lumière et vérité! Le pé­cheur perdu et condamné que je suis, dont la nature est souillée voire empoisonnée, y découvre le salut et la vie.

Les chrétiens sont donc des êtres dont le regard est toujours pointé vers la croix de Jésus, où qu’ils soient et quoi qu’ils fassent.

Plus nous nous exposons aux rayons de la lumière divine, plus nous mesurons à quel point nous avons des raisons de désespérer de nous-mêmes, et plus aussi nous découvrons la nécessité de regarder à Jésus.

Chef couvert de blessures, Meurtri par nous pécheurs, Chef accablé d’injures, D’opprobres, de douleurs, Des splendeurs éternelles Naguère environné, C’est d’épines cruelles Qu’on te voit couronné!

Pour ta longue agonie, Pour ta mort sur la croix, Je veux toute ma vie Te louer, Roi des rois!

Cette semaine, j’ai reçu une lettre d’Oldenbourg. Elle m’était adressée par un jeune homme instruit dont je ne connais pas la profession. Il était apparem­ment dans l’auditoire venu m’écouter dimanche der­

108

nier dans une grande salle de la ville. C’est ma prédi­cation qui l’a poussé à m’écrire. Le ton de sa lettre était véhément. Il disait approximativement ceci: «Monsieur le pasteur Busch, comment pouvez-vous nous raconter de telles sornettes, à nous qui apparte­nons à la jeune génération! Comment pouvez-vous croire de telles légendes!» A en croire ce jeune hom­me, les théologiens, contrairement à ce qu’avait dé­claré Jésus à Nicodème, savent maintenant d’où vient le vent!

«Monsieur le pasteur, comment osez-vous perpé­tuer des conceptions non-chrétiennes, comme la no­tion du sacrifice expiatoire et substitutif de Jésus sur la croix! Ce sont des concepts païens qui se sont glis­sés dans la Bible. Nous ne pouvons plus les accepter parce qu’ils nous répugnent. Et vous captivez l’atten­tion des foules avec des sermons aussi stupides! Vous ne faites qu’accroître la confusion intellectuelle...» Et la lettre contenaient d’autres remarques du même cru.

Je lui ai répondu ainsi: «Cher frère, je ne veux pas engager une querelle avec vous. Mais il se pourrait bien que le Dieu vivant vous envoie un jour sa lu­mière et sa vérité et que vous vous découvriez, à votre grand effroi, tel que vous êtes. Dans votre émoi, vous serez alors très reconnaissant pour cet évangile ar­chaïque qui prétend que Jésus est mort sur la croix en victime pour nos péchés, afin d’accorder aux pé­cheurs que nous sommes le pardon et le bonheur. Et vous ne manquerez pas de vous rendre au pied de cette croix pour rencontrer le Seigneur Jésus-Christ, car il n’existe nulle part, dans les cieux ou sur cette

109

terre, un autre endroit où vous obtiendrez le pardon de vos offenses, la grâce et la paix avec Dieu. Je sou­haite ardemment que cette heure vienne bientôt pour vous.»

Je le souhaite également de tout mon cœur pour chacun d’entre vous, amis qui m’écoutez.

1. **Une prière indispensable!**

J’étais tenté d’intituler ce paragraphe: «Une prière in­solente». Mais ce titre aurait été mal perçu. Pourtant, il y a bien quelque chose de provocant dans cette priè­re. Inspiré par l’Esprit-Saint, le Psalmiste déclare sans ambages que notre monde est un monde de ténè­bres et de mensonges!

La découverte que ce monde est un univers de té- èbres et de mensonges porte un coup terrible au mo- il des jeunes. La vision réaliste du monde anéantit eur idéalisme. Comment réagissent-ils alors à ce qui leur semble avoir été une tromperie? Les uns devien­nent indifférents à tout et se contentent de tirer le maximum de cette vie et d’en jouir égoïstement. D’autres apprennent à prier: «Envoie ta lumière et ta vérité!»

Il appartient à chacun de prendre cette décision de la plus haute importance. L’affirmation du Psalmiste est des plus sévères et des plus tragiques: Ce monde est un monde de ténèbres et de mensonges.

Cette opinion est-elle fondée? Le monde est-il rempli d’obscurité? Oui, trois fois oui! Le propre de la nuit, c’est de déformer les choses. En vous prome­

110

nant la nuit, ne vous est-il jamais arrivé de prendre une souche d’arbre pour un homme accroupi? De vous effrayer au bruit d’une simple feuille poussée par le vent, comme si une troupe de malfaiteurs allait fondre sur vous? L’obscurité déforme tout.

Telle est bien l’image que donne notre monde. Ou­vrez un journal, tournez le bouton de votre poste ra­dio ou de votre télé. Que de faits sont déformés! Même les propos ne sont pas rapportés d’une ma­nière exacte. Dialogues de sourds. Procès d’inten­tion. Ne parle-t-on pas de «faire la lumière», voire «toute la lumière» sur telle affaire? Où est la vérité? Notre monde gît vraiment dans les ténèbres.

Mais il n’est pas nécessaire d’aller si loin. Considé­rez votre propre vie. Une caractéristique de la nuit n’est-elle pas la peur? La nuit est remplie de frayeurs Même des hommes intrépides - le jour - se muent e êtres épouvantés la nuit. Les mystères de l’obscurit les mettent mal à l’aise. Je parle de l’obscurité totale, celle que l’on peut rencontrer à la campagne par nuits sans lune ou par temps couvert. Cette obscurité-là, nos grandes agglomérations ne la connaissent plus, à cause de l’éclairage municipal.

De Judas, celui qui trahit Jésus, l’Ecriture déclare qu’après avoir pris le morceau de pain, «il sortit aus­sitôt. Il faisait nuit» (Jn 13:30).

C’est dans cette nuit que nous vivons. Voilà pour­quoi il est indispensable que nous apprenions à prier: «Envoie ta lumière et ta vérité!» En d’autres termes: «Seigneur, je n’en peux plus dans les ténèbres de ce monde! Je n’en peux plus de vivre dans les frayeurs de ce monde! Je ne supporte plus de marcher au milieu

111

des choses déformées de ce monde! Je voudrais être dans un autre cadre. Envoie ta lumière et ta vérité!»

Le fait d’être chrétien me permet d’évoluer dans un contexte tout à fait différent, de vivre dans un au­tre monde. La Bible déclare que les chrétiens sont des enfants de lumière. Dieu leur a envoyé la lumière et la vérité. Mais le monde, lui, croupit encore dans ses ténèbres.

A celui qui prie de tout son cœur: «Seigneur, en­voie ta lumière et ta vérité!», on serait tenté de dire: «Sais-tu vraiment ce que tu demandes? Le monde aime l’obscurité comme les chauves-souris. Il aime également le mensonge. Et toi, veux-tu réellement venir à la clarté du jour? A la lumière? A la vérité?Tu risques de te voir une opposition se dresser contre toi! Tu risques de te retrouver tout seul!»

Le Psalmiste n’ignorait sans doute pas les consé­quences de sa prière. Mais il était prêt à les assumer, car il lui était devenu impossible de continuer à vivre dans un monde de tromperie et de mensonge, dans un monde de ténèbres.

Et vous, supportez-vous encore de vivre dans un monde de ténèbres, vaguement teinté de christia­nisme? Ou bien avez-vous le sentiment que quelque chose doit absolument changer dans votre vie? Si tel est le cas, faites vôtre cette prière: «Seigneur, envoie ta lumière et ta vérité! Car j’aspire à venir à la lumiè­re, je désire vivre dans un monde de vérité.»

112

**Comment procurer la paix
à mon âme?**

*«Je ne m’engage pas dans des questions trop grandes et trop merveilleuses pour moi. Loin de là, j’ai imposé le calme et le silence à mon âme, comme un enfant sevré au­près de sa mère; mon âme est en moi comme un enfant sevré. Israël, attends-toi à l’Eternel!»* (Psaume 131:1b- 3a)

Il y a quelques semaines a paru la traduction alle­mande d’un roman américain dont le personnage principal est un pasteur. C’est très à la mode d’écrire des livres sur les pasteurs et les prêtres! Ce roman dé­crit fort bien la vie et les relations du pasteur avec sa paroisse. Un dialogue m’a particulièrement inté­ressé.

Deux hommes bon chic bon genre, mais totale­ment incroyants, sont attablés autour d’une bouteille de vin et discutent ensemble. L’un est jeune, l’autre plus âgé. Le premier se met à débiter toutes sortes de calomnies à l’encontre des ecclésiastiques. Recon­naissons que c’est là un thème inépuisable de discus­sions! L’autre le reprend et lui dit: «Ne sois pas si sé­vère envers eux! Ce n’est pas facile de contenter un public moderne avec une foi démodée!»

Je me suis senti visé. Satisfaire un auditoire mo­derne en ayant une foi démodée!

113

Je n’ai pas pu m'empêcher de rire. Je me suis dit que la majorité des gens partagent cette opinion et qu’ils ont pitié des pauvres pasteurs qui doivent coûte que coûte contenter un public composé d’hommes et de femmes aux idées modernes et progressistes, alors qu'ils ne disposent que d’une foi dépassée!

Celui qui tient de tels propos ignore tout de la Bi­ble. Allons donc! Une «foi démodée»! L’entretien en­tre les deux hommes se poursuit, et le plus jeune - to­talement athée - dit à son compagnon: «Récemment, j’ai lu quelques extraits de la Bible, et j’ai été surpris de constater à quel point la Bible est pertinente! Si ses affirmations étaient vraies - ce qui suppose qu’elles ne le sont pas pour ce jeune homme - la Bible propo­serait la solution à tout ce chaos de désespoir dans le­quel gît notre monde.»

Apparemment, notre homme a perçu une étincelle le vérité quand il a découvert la pertinence de la Bi- Ide. «Si les affirmations de la Bible étaient vraies, nous aurions un remède efficace pour guérir le mon­de», dit-il. Moi je vous dis: «Grâces soient rendues à Dieu! La Bible est fiable et crédible!»

J’ai ri de bon cœur, hier, en lisant l’éditorial du jour­nal bien connu «Die Welt». L’auteur y mentionne «une légende biblique qui...» La Bible est donc ra­baissée au rang d’un mythe ou d’une légende! Et cela, dans l’éditorial d’un grand quotidien!

De toute la force de ma conviction, je le réaffirme: La Bible dit vrai! Elle est crédible! Gloire à Dieu! Par elle, c’est le Dieu vivant qui s’exprime. Elle n’est donc pas une religion dépassée ni une foi démodée. Et moi, je ne me trouve pas du tout dans la situation

114

inconfortable d’un pasteur chargé d’une mission im­possible: satisfaire un public cultivé et exigeant en ne disposant que d’une foi vieillotte et dépassée!

Au contraire! Je suis convaincu que nous sommes les seuls à avoir quelque chose à dire! Plus exacte­ment: seule la Bible a quelque chose d’intéressant à dire aujourd’hui! C’est un livre étonnamment actuel. De la première à la dernière page, il traite des sujets qui préoccupent nos semblables.

Considérons le texte de ce jour. Il décrit comment notre âme inquiète peut découvrir la paix. N’est-ce pas un thème d’actualité? Cette préoccupation n’est nullement désuète! Quand je promène mes regards sur les gens que je côtoie, je me dis qu’il n’y a pas de question plus actuelle que celle-ci: «Comment appor­ter la paix à des âmes troublées?»

De ce passage, j’aimerais souligner trois mots. Pre­nons d’abord les mots *VEternel.*

Notons en premier lieu que le roi David, qui a corn posé ce psaume, fait l’éloge de la paix qu’il a trouvée, celle de son âme. «J’ai imposé le calme et le silence à mon âme», dit-il.

Dans le texte hébreu, le mot traduit par «imposé» était employé pour indiquer ce que faisait le paysan lorsqu’il passait la herse dans son champ. En fait, il «applanissait» la terre, réduisant les grosses mottes à l’état de poussière. Les moindres aspérités disparais­sent. C’est pourquoi la Bible Osty dit: «Je tiens mon âme égale...». C’est le mot que nous devrions utiliser, si nous parvenions à calmer une violente tempête, au point que les creux profonds seraient comblés par les hautes vagues. C’est l’expérience qu’a faite le Psal-

115

miste: J’ai applani les mouvements impétueux de mon âme.

Que ce serait beau, si nous y parvenions! Mater les flots des passions, des soucis et que sais-je encore? Est-ce possible? Comment as-tu fait, David? «Israël, attends-toi à l’Eternel!» répond-il.

Sans le Seigneur, aucune paix durable ne peut ha­biter notre cœur. Aucune croisière, aucun voyage organisé, aucun antidépresseur ne peut remplacer la sérénité de l’âme. Le Seigneur seul est en me­sure de la donner. Le drame de notre époque, c’est de vouloir conserver un vernis religieux - il serait malséant de passer pour un athée! - mais d’inter­dire à Dieu l’accès à tous les compartiments de notre vie.

C’est une des raisons pour lesquelles nous sommes devenus des gens agités et soucieux. Nous exerçons otre métier sans entretenir de communion avec ieu. Nous vivons nos relations familiales sans réfé- nce au Seigneur. Nous bannissons Dieu de nos rela- .ions conjugales et nous ne lui laissons pas non plus un droit de regard dans notre vie personnelle.

Je voudrais vous montrer, à l’aide d’un exemple ré­cent qui m’a beaucoup ému, à quel point l’homme moderne exclut Dieu de ses problèmes. Une discus­sion publique très intéressante eut lieu dernièrement. Différentes minorités chassées de leurs terres avaient tenu leurs assises et affirmé haut et fort leur droit à une patrie. Cette revendication avait été examinée et approuvée théologiquement par des pasteurs, philo­sophiquement par des penseurs et sentimentalement par des grands-mères. L’homme a le droit d’avoir une

116

patrie. Ce n’est que justice, nous sommes d’accord. Cette exigence ne va pas sans poser de nombreux pro­blèmes d’ordre politique.

A la suite de ces débats, un professeur eut le cou­rage d’adresser une lettre ouverte au journal «Die Welt». Il disait à peu près ceci: «Imaginez ce que peu­vent bien éprouver les peuples de l’Est lorsqu’ils en­tendent les Allemands défendre à tue-tête le droit des peuples à une patrie! Nous sommes tombés à bras rac­courcis sur ces nations pendant la Deuxième Guerre mondiale et avons privé de patrie des millions de gens. Nous avons pourchassé et exterminé six mil­lions de Juifs qui vivaient pourtant parmi nous et avaient, eux aussi, droit à une patrie.

Nous avons arraché à leur patrie des centaines de milliers de travailleurs étrangers et les avons envoyés sur des champs de bataille où ils sont tombés sous le balles ennemies. Alors quels effets peuvent bien pr duire sur les autres nos slogans sur le droit des pe pies à disposer d’une patrie, nous qui avons privé de millions de gens de la leur! Ne vaudrait-il pas la peine de se demander, poursuit l’auteur de cette lettre ou­verte, si l’apatridie n’est pas la preuve de la véracité du verset: “Ne vous y trompez pas: on ne se moque pas de Dieu!” Les meules de Dieu tournent lente­ment, mais elles broient fin! Dieu finit toujours par retrouver le péché des nations.»

Dans la revue «Junge Kirche», le professeur dé­clara avoir reçu une correspondance volumineuse à la suite de son article paru dans le grand quotidien alle­mand. Certaines lettres étaient proprement incen­diaires. Il publia la lettre d’une jeune étudiante que

117

je regrette de ne pouvoir vous lire *in extenso.* Elle contient matière à plusieurs sermons!

«Cher Professeur, écrit cette jeune fille, permet- tez-moi de réagir à vos propos... Laissez une fois pour toutes Dieu en dehors de cette question! J’ai des doutes quant à la justice de Dieu dans le déroulement de l’Histoire...»

A plusieurs reprises dans sa lettre, la correspon­dante revient sur cette idée fixe: «Laissons le *vieux bon Dieu* en dehors de cette histoire!»

Voilà ce que veulent les hommes: chasser Dieu de ce qui n’est pas son domaine! Je suis convaincu que cette jeune fille n'est que le porte-parole de millions d'autres gens qui pensent comme elle: «Dieu n’a rien à voir dans cette question. Il s’agit d’une affaire pure­ment politique!»

La réponse du professeur à la jeune étudiante est \*rès intéressante. «Chère Mademoiselle, écrit-il, pus voulez exclure Dieu des domaines dans lesquels dus êtes gênée de parler de lui. C’est bien là le irame de notre République fédérale! Nous préten­dons vouloir libérer les peuples de l’Est de la tyrannie athée! Mais ne sommes-nous pas aussi athées? La dif­férence, c’est que nous n'osons pas le dire! Nous ca­mouflons notre athéisme. Vous voulez laisser Dieu en dehors de cette question? Chère Mademoiselle, l’en­nui, c’est qu’on ne peut pas! Dieu est toujours là, pré­sent dans tout ce qui se passe!»

C’est parce que nous agissons en insensés en vou­lant interdire à Dieu l’accès à notre industrie, à notre économie, à notre politique, en fait à tout, que la paix ne peut s’établir sur terre. C’est aussi vrai à l’échelle

118

réduite de votre vie. Vous croyez que Dieu existe, mais vous le maintenez à distance, loin de vos affai­res. C’est pourquoi votre cœur ne connaît pas la paix. Jeunes filles, vous estimez sans doute que Dieu n’a rien à voir dans la question de vos relations avec les garçons. Il n’a aucun droit de regard dans votre vie sexuelle, n'est-ce pas? Cette attitude est la cause de notre malheur. Cet état de chose nous prive de sa paix.

La paix du cœur est directement liée à la présence du Dieu vivant. Alors, invitons-le et confions-lui les rênes de notre vie.

Mais certains me disent: «C’est curieux! Tout va bien tant que je ne me préoccupe pas de Dieu. Dès que je pense à lui, ma sérénité s’envole! Ainsi, loin de m’apporter la paix, Dieu me trouble.» Je leur ré­ponds: «C’est tout à fait normal. Car dès que vous en­trez tant soit peu en relation avec Dieu, vous pénétrez dans le monde du réel. Vous verrez alors votre vie sous un jour réel, et avec votre vie, vos péchés.»

Dès que la ligne est établie avec Dieu, il est ques­tion du péché! Voilà pourquoi le trouble nous gagne. Mais il y a un remède. Allez immédiatement avec vo­tre trouble, votre culpabilité et vos soucis là où le Sei­gneur nous accueille avec sa plus grande compassion, c’est-à-dire à la croix.

Au pied de la croix, vous pourrez déposer tous les péchés passés et présents. Vous obtiendrez en échange le pardon et la paix du cœur. Vous serez déli­vrés de votre passé.

«Israël, attends-toi à l’Eternel!» Au Seigneur qui est mort pour moi sur la croix.

119

C'est sur la croix que ton amour rayonne.

Traçant pour nous un lumineux chemin;

C’est là, Jésus, que le Père pardonne,

Ouvrant ses bras à tout le genre humain.

Penchons-nous maintenant sur un deuxième mot, le *mot sevré.*

«David, tu prétends avoir la paix du cœur. Montre- moi le chemin que tu as emprunté pour la décou­vrir.»

David répond à notre question. Il ne nous tient pas un discours philosophique. Il ne nous recommande pas une méthode de respiration, ni des exercices de relaxation du type Yoga. Il ne prône pas la méditation transcendentale.

Le Psalmiste est beaucoup plus sobre, plus simple, plus direct. «Je vais vous montrer le chemin de la paix intérieure à l’aide d’un exemple, celui du nourris- ’on.»

Même si pour beaucoup de jeunes ici présents l’il- jstration de David n’évoque rien, bien qu’ils aient été des bébés, elle ne laissera sans doute pas les pa­rents indifférents.

David nous introduit dans une chambre d’enfants. «Voici un jeune enfant, dit-il, qui a longtemps été nourri au sein. Vient pourtant le jour où cet enfant doit être sevré. C’est un moment difficile, peut-être la première crise dans la vie d’un nourrisson. Il ré­clame avec force larmes le sein de sa mère, mais il n’y a plus droit.» Et David d’ajouter: «Avant que je ne trouve la paix, il a fallu que mon âme soit sevrée. A moins que vous ne passiez par cette expérience du

120

sevrage, vous n’obtiendrez jamais la paix; vous reste­rez d’éternels mécontents.»

De quoi devons-nous être sevrés pour obtenir la paix de l’âme?

David mentionne certaines de ces choses: «Je ne m’engage pas dans des questions trop grandes et trop merveilleuses pour moi.» Il faut donc être sevré des choses qui sont trop élevées pour soi. Qu’est-ce que cela signifie? Peut-être qu'un homme à qui le Sei­gneur a confié peu de talents cesse de se dire: «Moi aussi, j’aurais fait un bon ministre!» ou qu’une ména­gère arrête de gémir: «Passer ma vie devant un four­neau? J’avais imaginé autre chose!»

Mais je ne vais pas m’aventurer dans cette direc­tion, car la pente est glissante. En tant que pasteur chargé de la jeunesse, je ne veux pas trop m’insurger contre l’ambition. Car je crains alors qu’un potache ne dise, devant une difficulté en mathématiques: «Je renonce, car je ne m’engage pas dans les choses troj élevées pour moi»! Or, ce n’est évidemment pas di tout le sens de notre texte.

A mon avis, les grandes choses qui sont «trop gran­des et trop merveilleuses» pour nous désignent nos penchants à vouloir comprendre Dieu avec notre in­telligence. C’est aussi la tendance maladive à vouloir discuter avec Dieu, pour le plaisir de discuter, et à contester sans cesse. Et comment ne pas voir dans cette mise en garde du Psalmiste l’orgueil de l’homme qui se permet de critiquer les agissements de Dieu: «Comment Dieu peut-il permettre de telles choses?»

Nous n’obtiendrons la paix intérieure que si nous sommes sevrés de ces désirs hautains, si nous renon­

121

çons à être avec Dieu de pair à compagnon. Compor­tons-nous en modestes enfants du Dieu vivant, en en­fants qui lui obéissent et lui font confiance.

Nous devons également être sevrés de notre propre justice, si nous voulons connaître la paix de l'âme. C’est étrange comme nous sommes vite satisfaits de nous-mêmes, qui que nous soyons! Comme Narcisse qui contemplait son reflet dans l’eau de la fontaine et en mourut, faute d’avoir pu détacher sa pensée de cet autre lui-même.

Nous sommes tous plus ou moins contents de nous- mêmes. Aussi nous est-il difficile de donner raison à la Bible quand elle déclare que s’il s’était trouvé la moindre parcelle de bien en nous, le Fils de Dieu n’aurait pas eu à mourir à notre place.

Je dis souvent que nous ressemblons à des ramo­neurs. Ils salissent tout ce qu’ils touchent. Nos bon­nes œuvres sont comme un vêtement souillé, dit VEcriture. Elles sont toujours entachées d’orgueil, □ui peut honnêtement affirmer qu’il ne s’aime pas?

Je le répète: s’il y avait eu en nous la moindre étin­celle de bien, Jésus n’aurait pas été obligé de mourir pour nous. Nous avons beaucoup de mal à le croire. Même comme chrétiens, nous nous justifions: «Nous ne sommes pas mauvais à ce point! Notre état n’est pas si désespéré! Bien sûr, nous sommes tous pé­cheurs. Bien sûr, nous avons beaucoup de choses à confesser et à regretter. Bien sûr, nous avons nos dé­fauts, nous ne sommes que des êtres humains, mais...»

Ce «mais» ouvre la porte à l’éloge de la propre jus­tice.

122

La Bible parle un tout autre langage. «Tu dois pren­dre Dieu au sérieux, dit-elle, au point de pouvoir dé­clarer en parfait accord avec lui: “Tous mes efforts sont vains, même avec la meilleure des volontés”, ou: “Il n’y a absolument rien de bon en moi.”»

Puissions-nous reconnaître notre état de perdition devant Dieu, pour qu’il puisse nous faire grâce! Alors la paix nous inondera. Tant que nous nous abriterons derrière notre propre justice, nous serons exposés au trouble, à l’agitation et au mécontentement. Lorsque je confesse devant Dieu que je mérite l’enfer, alors, mais seulement alors, il peut me sauver. C’est le seul moyen pour que la grâce de Dieu en Jésus et la paix entrent dans ma vie. Il est totalement inutile de vou­loir embellir son passé, de vouloir paraître devant Dieu meilleur que ce que l’on est réellement. Mon sa­lut ne tient pas à un péché de plus ou de moins. «Sei­gneur, j’ai besoin de ta grâce!» Avec la grâce vien\* aussi la paix.

Nous devons aussi être sevrés de l’amour - le misé rable amour! - que nous portons à nos péchés. On me dit souvent: «L’homme moderne ne sait plus ce qu’est le péché.» Mais vous, mes amis, vous savez très bien ce qu’est votre péché, et quels sont vos péchés! Vous savez que ce sont eux qui vous privent de la paix du cœur. Vous savez aussi que vous n’êtes pas toujours prêts à vous en défaire.

En fait, je devrais maintenant vous distribuer des feuilles de papier et des crayons et vous dire: «Accor­dons-nous une pause de trois minutes. Inscrivez vos péchés sur la feuille que vous mettrez ensuite dans votre poche. Reprenez cette liste tous les jours de la

123

semaine, et demandez-vous si vous êtes vraiment dé­sireux d’être sevrés de ces péchés.»

Il n’y aura pas de paix profonde et durable tant que nous n’aurons pas confié à Dieu la clé du dernier ré­duit de notre cœur. Demandons au Seigneur de nous sevrer de nos péchés.

Nous devons enfin être sevrés de notre Moi. C’est épouvantable de constater, quand on y réfléchit bien, à quel point tout tourne autour du Moi, en chacun de nous! Qu’il est long le chemin, jusqu’à ce que nous puissions proclamer: je suis mort avec Christ! Ce n’est pas une mince affaire que d’être sevré de notre propre justice, des penchants hautains, de l’arro­gance envers Dieu, de nos péchés «mignons» et de notre égoïsme. La Bible identifie ce sevrage à une mort à soi-même. Ce n’est évidemment pas un jeu d’enfant.

Mais cette mort ouvre la porte de la paix. Il n’y a oas d’autre accès à cette paix que la mort à soi-même, il n’y a pas de guerre «bon marché» pour y parvenir. Si quelqu’un vous propose un christianisme au rabais, méfiez-vous! A moins de faire l’expérience de ce se­vrage, nous allons droit en enfer.

D’ailleurs, le seul fait de vouloir nous accrocher à tel petit péché nous condamne à l’enfer. Le péché, quel qu’il soit, est un ennemi. Même si je l’ai vaincu, il reste un ennemi.

Puissions-nous être des enfants sevrés!

Il nous reste enfin à souligner l’expression *auprès de sa mère.*

David compare la paix que son âme a trouvée au­

124

près de Dieu à celle que découvre l’enfant auprès de sa mère.

Quelle image sublime que celle d’un Dieu qui s’iden­tifie à une mère! Je crains que cette analogie ne laisse beaucoup d’entre nous relativement indifférents, parce que nous ne savons plus ce que sont les mères, du moins les vraies mères. Méritent-elles le nom de mères, ces femmes qui demandent le divorce, sans se soucier du bien-être et de l’avenir de leurs enfants? Que de drames de l’enfance dont je suis le témoin! Que de jeunes qui ont grandi sans l’amour d’un père ou sans l’amour d’une mère! Sachez-le, mes amis: aux yeux de Dieu, tout divorce est un péché. Toujours un péché. Quel genre de mères sont ces femmes qui confient leurs en­fants à la rue pour pouvoir travailler à l’extérieur et ainsi économiser de quoi acheter un téléviseur ou une voiture? Comme si les enfants ne valaient pas mille fois mieux qu’une misérable voiture ou un malheu­reux poste de télévision! Je suis heureux que Diev soit meilleur que la meilleure des mères!

Revenons à l’image développée par David. 1 éprouve le même sentiment qu’un enfant assis sur les genoux de sa mère. Sur les genoux, ou dans les bras de sa mère, le bambin se sent en parfaite sécurité. C’est d’ailleurs curieux, car l’enfant devrait en vou­loir à sa mère d’être sevré! Il devrait lui reprocher: «Maman, tu ne me donnes plus ce que je souhaite, c’est-à-dire ton lait.» Or, l’enfant n’éprouve aucun sentiment d’animosité envers sa mère. Un grand changement s’est opéré dans l’enfant. Autrefois, il re­cherchait le lait de sa mère, en d’autres mots un bien­fait d’elle; désormais, il la recherche pour elle-même.

125

Telle est la métamorphose qui doit s’accomplir en nous, si nous voulons connaître la paix véritable. Longtemps, j’ai recherché les bienfaits de Dieu. Que de vœux inexaucés qui ont nourri mon mécontente­ment, mon amertume et mon animosité contre Dieu!

Mais un grand changement est intervenu en moi: aujourd’hui, ce ne sont plus ses bienfaits que je re­cherche, c’est sa Personne même.

Sur les tombes sont souvent gravés les mots: «Ici re­pose en Dieu...» Faut-il attendre l’heure de la mort pour pouvoir jouir du repos de Dieu? Ne vaudrait-il pas mieux reposer en Dieu tout au long de la vie ici- bas? J’aimerais que soient inscrits sur la façade de ma maison les mots: «Ici, chaque jour, Wilhelm Busch re­pose en Dieu.» Plutôt que sur ma pierre tombale, c’est sur ma vie quotidienne que je souhaiterais voir gravé ce témoignage: «Il repose en Dieu.» Voilà ce après quoi soupire mon âme.

«Se reposer en Dieu! Que ce serait beau! Mais Dieu est si loin!» gémis-tu.

Mais je le redis: Dieu est venu à nous en son Fils Jé­sus. Il est donc tout près. Notre âme peut donc se re­poser en Jésus, le Sauveur, comme un enfant sevré se repose auprès de sa mère.

C’est à l’ombre de tes ailes

Qu’est le vrai repos;

Là, plus de douleurs cruelles,

Là, plus d’angoisses mortelles;

Là, plus d’écrasants fardeaux:

C’est le vrai repos.

126

C’est à l’ombre de tes ailes

Qu’on trouve la paix;

Les oiseaux dans leurs nids frêles,

Sous les plumes maternelles, Ne s’épouvantent jamais: Ils dorment en paix.

Je souhaite à chacun de vous de connaître cette mer­veilleuse paix.

«Seigneur Jésus, nous te rendons grâces de ce que tu ne nous as pas laissés suivre notre propre voie, mais que dans ta compassion, tu nous as offert la paix profonde, durable, céleste. Aide-nous à prendre ton offre au sérieux. Amen!»

127

Est-ce que vous connaissez aussi l’excellent livre de

Wilhelm Busch:

**Jésus — notre seule espérance**

Un choix judicieux de messages d’évangélisation du pasteur Busch qui aimait présenter aux jeunes la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ dans un langage actuel.

* Comment bien vivre?
* En compagnie de l’apôtre Paul
* L’histoire des trois portes
* Dieu nous recherche
* La parabole de l’arc faussé
* Jésus ne déçoit jamais
* Arrivé à Golgotha
* Quand on trouve Jésus

Livre de poche No 17 037 -125 pages

Wilhelm Busch:

**Jésus - notre paix**

Dans un style vivant, un choix judicieux de messages qui ont fortifié la foi de nombreux chrétiens et amené beau­coup de personnes à Jésus-Christ.

* L’oiseau a trouvé un nid
* Union libre ou alliance de mariage?
* S’il y avait un Dieu...
* Trois appels à la repentance
* Seigneur, fais-moi voir ta lumière!
* Comment procurer la paix à mon âme?



ISBN 3-89437-044-0

*Wilhelm Busch* est né en
1897 à Elberfeld, mais il a
grandi à Francfort. Pendant
la Première Guerre mondia-
le, il fut envoyé au front où
il fit une rencontre décisive
avec Jésus-Christ. Après les
hostilités, il entreprit des
études de théologie àTübin-
gen. Après ses études, il fut
nommé pasteur à Bielefeld,
puis à Essen où il s’occupa
des jeunes jusqu’à sa mort
survenue en 1966.

C mïiiiiiiiiiiiiiiiiiilîiiif
**: 1 ||5 2 O 3 7 2 ||O 0 0 0 2 O||
| JESUS, NOTRE PAIX 38,00
| CLC 03/95 EJ-J020 EVA**